

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH™
15 route de Breuille, 17330 Bernay Saint Martin - <http://www.jean-mabire.com> - EDH 2010 ©



n° 44



Laurent Shang

Jean Mabire et Emile Driant



Jean Mabire

Les Diabes Bleus au Bois de Caures



Catherine Mabire-Hentic

Jean sur tous les fronts



2110 7597

ISSN 2110-7599
France : 5 €



Jean Mabire sur tous les fronts



*En couverture;
Jean Mabire, en officier de Chasseur,
à Paris, lors d'une permission.*

Adhérez!

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

- ☐ Adhésion simple (ou couple) 20 €
- ☐ Adhésion de soutien 30 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel : _____

@ _____

Profession : _____

Les Amis de Jean Mabire
15 rte de Breuilles.
17 330 Bernay Saint Martin



Cela fait déjà plus de huit ans que notre ami nous a quitté et la flamme de son souvenir n'est toujours pas éteinte. En cette fin d'année 2014, il est « sur tous les fronts »!

Nous pourrions d'ailleurs penser que nous avons entre les mains le bulletin des amis d'un auteur encore de ce monde tellement l'actualité éditoriale le concernant est riche et variée.

Il faut noter que nous devons ce bulletin N° 44 du Solstice d'Hiver 2014 à **Katherine Hentic-Mabire** qui justement a œuvré pour que tous ces livres paraissent quasi simultanément. Ce bulletin est le résultat de cette fervente implication à entretenir la mémoire de Maït'Jean, son époux, notre ami.

Deux manuscrits restés dans le bureau de Jean ou chez son éditeur voient enfin le jour. Ils sont relatés dans ces pages sous les plumes de **Philippe Randa** et de **Laurent Schang**. Le premier évoque le long travail de recherche et de synthèse qui les occupèrent pour mettre en page *L'Internationale fasciste : 1934-1939* (Éditions Dualpha). Le second nous parle « enfin » de l'aboutissement de ce qui fut le fil rouge d'une vie, de l'intérêt fort que Jean eut pour **Emile Driant**, soldat, député et écrivain qui marqua notre ami au plus haut point car il fut de ceux qui surent associer le sabre, la plume et le courage. C'est donc un **Driant/Danrit** qui paraît aux éditions du Polémarque.

Ces deux inédits sont accompagnés de deux autres parutions. Un **volume IX** de ses *Que Lire ?* sort également aux éditions Dualpha. La suite, mais non la fin puisque nous savons que nous avons de quoi offrir aux amis lecteurs des remarquables critiques littéraires de Jean Mabire encore deux volumes. Patience donc!

Puis, c'est un livre « sur Jean Mabire » qui termine ce florilège de la fin d'année, avec **Francis Bergeron** qui nous offre des entretiens réalisés en 1995. Entretiens oubliés mais qui revinrent à la surface grâce à Philippe Randa. Et cela est bien heureux car cet *Entretien avec Jean Mabire conteur des guerres et de la mer* (chez Dualpha) nous donne la possibilité de converser avec notre ami qui nous fait vivre ou revivre, selon nos affinités propres ou notre histoire personnelle avec lui, telle ou telle époque de sa vie. Celle de la *Communauté de Jeunesse* - que je n'ai pas connue - me touche tout particulièrement...

C'est l'occasion pour moi de vous annoncer, qu'un album mémoire est prévu pour ouvrir le dixième anniversaire de la disparition de Jean Mabire. Mais je ne vous en dis pas plus, le travail est à l'œuvre.

Terminons ce bulletin par un **conte de Noël** que Jean fit paraître dans le quotidien de *La Presse de la Manche* du mardi 24 décembre 1968. Il s'agit là d'une réécriture « toute personnelle » d'un épisode du Nouveau Testament : « le massacre des innocents ». Encore un texte rare de la plume de notre ami que nous nous faisons un plaisir de vous faire découvrir. Un récit en double lecture comme il aimait parfois les écrire, soumettant le lecteur à sa libre interprétation...

Benoît Decelle

« Ce feu résume une vivante tradition. Non pas une image inconsistante, mais une réalité. Une réalité aussi tangible que la dureté de cette pierre ou ce souffle de vent. Le symbole du solstice est que la vie ne peut pas mourir. Nos ancêtres croyaient que le soleil n'abandonne pas les hommes et qu'il revient chaque année au rendez-vous du printemps. »

Jean Mabire, dans *Les Solstices*, histoire et actualité.

L'Association des Amis de Jean Mabire souhaite à chacun de nos amis et lecteurs de garder courage et espoir car nous en sommes certains, le soleil reviendra. Merci pour votre fidélité.

Jean Mabire présent sur tous les fronts

En cette fin d'année 2014, nous célébrons ce solstice d'hiver d'une manière particulière puisque huit ans après la mort d'un écrivain, ce qui est devenue la plupart du temps une période dite « *d'enfer des auteurs* », temps de l'oubli d'une personnalité, suivi d'une absence d'intérêt pour l'œuvre jugée dépassée, c'est le contraire pour **Jean Mabire**, non seulement depuis l'instant d'après sa mort jusqu'à aujourd'hui, sa personnalité d'écrivain n'a pas été oubliée par les siens, mais mieux et d'une manière exceptionnelle, sa présence demeure sur tous les fronts : pas moins de quatre livres sur ou de lui, tous inédits, apportent sa parole.

Qu'il nous parle donc, et ce bulletin des **Amis de Jean Mabire**, émanation de l'association créée de son vivant fin 2001, et qui n'a pas peu contribué, au travers de toutes les personnes qui y ont apporté leurs témoignages et leurs forces de travail, à ce que son souvenir perdure par vents et marées, par monts et par vaux et merveilles, est consacré, quasi exclusivement, à sa présence parmi nous, présence de toutes les manières, présence sur des matières différentes, cet acte de foi ayant pour fil commun la détermination de Jean Mabire, et vers la fin de sa vie plus que jamais, à transmettre sa part d'humanité exprimée au travers de l'écriture, oui, transmettre le maximum de sa vie de recherches avant qu'il ne soit trop tard pour s'exprimer.

Combien de fois a-t-il expliqué : « *maintenant je ne dois écrire, témoigner, ou rechercher que sur ce qui ne pourra pas être fait, actuellement, par un autre, si un autre peut le faire, alors je laisse la main, je n'ai plus le temps* ». C'est donc dans l'urgence qu'il dira, viscéralement, il ne voulait pas mourir pour continuer encore, mais se sachant mortel et vivant en sursis, il préparait tout.

Le premier livre sorti en octobre 2014 est une sorte de revenant. Les entretiens effectués en janvier 1995 par **Francis Bergeron** étaient devenus mythiques car fantômes. En effet, et apparemment seul le logis de Solidor avait conservé les enregistrements audiovisuels. Chacun l'ignorait apparemment, et nul n'a posé de question. En revanche l'enregistrement, sous forme de cassettes magnétiques, était déposé depuis près de 20 ans auprès d'un éditeur, là aussi le réalisateur des entretiens avait oublié ce dépôt jusqu'à ce que la mémoire revienne, activée par l'éditeur, d'où leur transcription.

Ce document s'intitule : **Entretien avec Jean Mabire conteur des guerres et de la mer** par Francis Bergeron.



Et Mabire témoigne sur tout, répond aux questions, bien sélectionnées, parlant vrai de ses idées et de ce que fut sa vie jusqu'alors, il va avoir 68 ans dans quelques jours.

Un échange vrai : il est tel qu'en lui-même, fidèle dans ses amitiés, ne se défaussant en rien, il témoigne quelque part pour la postérité, disant par lui-même, expliquant. De cette manière nul ne pourra dire à sa place, et ses pensées, et écrits, ne pourront porter à confusion, ou être interprétés par la suite.

C'est donc en homme libre qu'il répond, nul jamais n'a pu lui enlever cette liberté de penser, il y a quelques vérités inattendues, inconnues de certains, tant il est difficile parfois de classer des personnalités dans des cases non faites pour eux.

L'authenticité du bonhomme est là. Qu'on s'y fasse ! et surtout qu'on se délecte de ce petit livre authentique.

Un homme courageux aussi, sous toutes les formes.

Anecdote : pour ceux qui verront les images, car bien sûr après la transcription de l'entretien, il est souhaitable que le témoignage audiovisuel paraisse, Jean Mabire est marqué au fond de sa chair et tait sa douleur : le rendez-vous était fixé de longue date, chez lui, pour la rencontre, il en faut beaucoup pour que Mabire reporte ou s'esquive.

Or il vient de rentrer, il y a quelques heures, des obsèques de sa mère à Paris, quand on sait ce que fut ce fils unique pour sa mère et le



vécu que ce « personnage de roman de mère » lui a donné, tout au long de sa vie, dans une réalité, elle, crue et dure, dont de dernières années très difficiles que ce fils avait dû porter au quotidien sans relâcher l'effort, on comprend qu'il ne peut sortir indemne et insensible de ce passage définitif, et, aurait besoin de quelque repos ou recul, mais il est là, assumant, et ne parlant pas de cet intime qui le tenaille et le bouleverse. Ses interlocuteurs, à ce moment précis d'entretien, savent-ils d'où il arrive ? mais il est avec eux, totalement, pour cet entretien sur sa vie et ses engagements.

De plus, l'hiver 1994/1995 est très froid, comme le fut d'ailleurs son dernier hiver, à lui, onze ans plus tard, et Jean a pris froid au cimetière et dans les rues de Paris, il est souffrant avec une fièvre intense, une angine s'est déclarée.

Cela n'empêchera pas Jean de remplir sa prestation sur deux jours et ensuite pour le plaisir de ses visiteurs, de se promener et continuer à deviser sur la plage devant la maison.

Le Driant/Danrit

Le deuxième livre : **Driant/Danrit aux éditions Le Polémarque devant paraître en décembre 2014** est le fruit ou la synthèse d'une longue épopée.

Cet intérêt pour **Emile Augustin Cyprien Driant** alias **Capitaine Danrit** (1855-1916), Saint Cyrien, colonel, député de Nancy, accessoirement gendre du **Général Boulanger**, officier de chasseurs, mort pour la France à Verdun le 22 février 1916 après s'être adressé une ultime fois à ses chasseurs au bois des Caures, écrivain de romans d'anticipation sous le nom de Danrit, remonte, pour Jean Mabire à sa jeunesse et à la formation qu'il a reçu de son grand-père paternel, cet intérêt le poursuivra jusqu'au jour de sa propre mort, il aurait voulu recevoir cette mort comme Danrit.

Ce sera un petit livre, car il y a urgence : toute sa vie Jean a rassemblé livres et documentation et écrit sur le sujet dans différents organes de presse. Plus encore il a signé un contrat d'édition pour la rédaction de cette biographie qui devait être un grand livre, avec les éditions Taillandier en 1984 à un moment où il souhaitait quitter une seconde guerre mondiale, trop envahissante.

C'est ainsi qu'il avait écrit le 23 mars 1984 à **Robert Driant**, fils de Driant, qui était alors âgé



de 83 ans, ce courrier qui résume tout :

Monsieur

*J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article paru dans la revue Historia sur le général Boulanger. J'en déduis que vous êtes le fils du lieutenant – colonel Driant – celui à qui fut d'ailleurs dédié **Robinsons sous-marins**.*

Depuis toujours, je suis un lecteur acharné des livres de votre père. Je les avais découvert voici près d'un demi-siècle dans la bibliothèque familiale (trois de mes oncles ont été tués

en 14-18) et j'ai en quelque sorte appris à lire dans le capitaine Danrit.

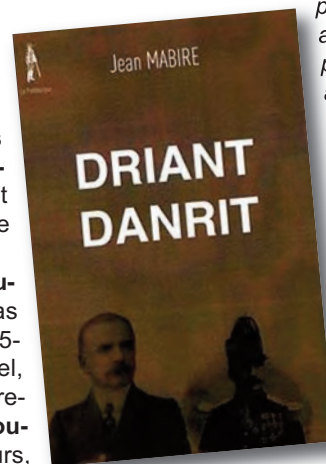
Ayant eu lors de la défaite de 40 l'âge de votre père en 70, je n'en ai été que plus marqué par cette œuvre qui ne m'a pour ainsi dire jamais quitté.

Devenu historien, après une quarantaine d'ouvrages divers – je vous adresse le dernier en date sur les Chasseurs alpins – j'ai l'intention d'écrire la biographie de Driant/Danrit. Je suis en train d'essayer de convaincre un éditeur de me prendre cette étude.

Bien entendu, j'aurais le désir le plus vif de vous rencontrer et de voir avec vous dans quelle mesure vous pourriez m'aider pour ce livre qui vise à présenter à la fois la vie de l'officier ou du député et en même temps à donner un panorama de son œuvre.

Dans cette attente, je vous prie de croire, monsieur, en mes sentiments respectueux.

Jean MABIRE



• *Je vous fais parvenir par paquet séparé mon livre sur les Chasseurs Alpins dans lequel je fais part de mon intention d'écrire une biographie du héros du bois des Caures.*

Le contrat d'édition fut conclu fin mars 1984, avec **Jacques Jourquin**, alors Directeur des éditions Taillandier, tout à sa joie, Jean indiquait à son éditeur, trop hâtivement sans doute, par un courrier du 30 mars 1984 :

...moi aussi, j'étais très heureux, mardi dernier, quand nous avons conclu ce projet Driant/Danrit.

Comme convenu avec vous, je compte vous remettre mon manuscrit à la fin de l'année.

Dès mardi après-midi, j'ai pris un contact direct avec la famille Driant. M. Robert Driant se trouve à la campagne près de Dreux, mais son épouse m'a fort aimablement reçu et m'a confirmé qu'il existe de considérables archives familiales. Je dois les consulter prochainement. Par chance, les Driant possèdent une villa à Saint Enogat où ils passent plusieurs semaines l'été. C'est à quelques kilomètres de chez moi



et nous pourrons donc nous voir fréquemment au moment même où je travaillerai sur ce livre.

Tout devrait donc se dérouler dans les meilleures conditions.

S'ensuit un terrible 18 avril 1984.

Courrier adressé à Monsieur Robert Driant, le 18 avril 1984 :

Vous écrivant le 23 mars dernier...

...Mon seul désir est de servir la mémoire de votre père et de faire connaître sa vie et son œuvre à de nouvelles générations. Je pense que vous y tenez comme moi et madame Driant m'a dit combien vous étiez attaché à son souvenir.

Possédant, je pense, l'intégralité... etc...

...vous comprendrez aisément que mon désir est d'aller plus loin et de pouvoir bénéficier de vos conseils, afin que ce livre ne trahisse en rien celui que j'ai choisi comme héros de mon prochain livre...

Et en courrier croisé ce même 18 avril 1984, de Vernouillet, M. Robert Driant répondait au précédent courrier de Jean, long courrier manuscrit aux fines pattes de mouche de cet ancien industriel en confection à la retraite, alors âgé de 83 ans. Avait-il pris la mesure des choses ? Pensait-il avoir à faire à un petit « jeu-not » ?

Cher Monsieur,

Bien tardivement, je vous remercie de votre lettre et de l'envoi du livre sur les « chasseurs alpins ».

Ma seule excuse est que je voulais d'abord le lire avant de vous dire ce que j'en pense – Et c'est beaucoup de bien (souligné dans la lettre manuscrite).

Que de souvenirs, à votre lecture – j'ai porté l'uniforme de chasseurs :

De fin avril 1918 à 1920 au 1^{er} bataillon de chasseur à pied.

D'avril 1921 à février 1922 au 14^e bataillon de chasseurs alpins

De septembre 1939 à août 1940 au 90^e bataillon de chasseur à pied.

Vous pensez, me dites-vous, écrire la biographie de mon père – Possédant la plupart de ses souvenirs, j'ai commencé, moi aussi, à m'attaquer à ce travail depuis de nombreux mois – mais je ne sais quand je pourrai mettre tout cela au net et le faire publier – il y a tant à dire !

Toute la partie militaire...

Mais il y a l'épineuse partie « politique »...

Je parlerai aussi de l'œuvre littéraire avec ses nombreuses anticipations – vaste programme !

Encore mille remerciements pour l'envoi de votre livre si intéressant.

Le 20 avril, Jean recevait le contrat signé des Editions Taillandier !

Jean respecta ce vœu d'écrire sur son père du fils Driant, et lui laissa la primeur. Il renonça au contrat, d'autres que lui ne l'auraient pas fait.

Même si ce fut un choc pour lui, un grand livre fut alors manqué. De notre temps, nous dirions qu'il se conduisit, par respect, d'une manière trop parfaite. Il n'y eut pas d'amertume, Robert Driant et lui se rencontrèrent pour échanger à Saint Enogat, près de Saint Malo.

Le livre par Robert Driant ne se fit pas !

Dès le 4 octobre 1984, le **Lieutenant-Colonel Puel de Lobel**, du Musée des Traditions Chasseurs écrivait à Jean, faisant quelques tentatives :

Le Général et Madame Rogez m'ont parlé de leur oncle Driant, le fils du Colonel, qui leur paraît bien âgé pour entreprendre une œuvre littéraire.

D'ailleurs il serait plus intéressé pour écrire sur le Général Boulanger son grand-père que sur son père...

Mais dans cette affaire, il était trop tard pour l'écrivain de métier et les forçats de la plume, dont faisaient partie Jean.

A la veille de la mort de Robert Driant, Jean remettait le couvert, cette fois auprès de la Librairie Académique Perrin. Et s'adressait ainsi à **François-**

Xavier de Vivie, directeur, le 21 juillet 1988 :

Cher Ami,

Voilà quatre pages pour situer le sujet qui me tient à cœur depuis un demi-siècle puisque j'ai découvert les livres de Driant/Danrit dans la bibliothèque familiale.

Cette biographie me tente de plus en plus...

Réponse du directeur de la Librairie Académique Perrin du 30 août 1988 :

Mon cher Jean,

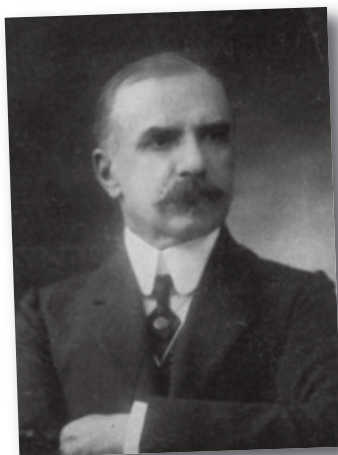
Je suis d'accord pour une biographie de Driant à paraître en 1991.

C'est un beau et bien intéressant personnage.

Amitié

Pour une raison inconnue de moi, cette édition ne se fit pas, mais au soir de sa vie, Jean estimait toujours qu'un petit livre sur la double personnalité de vie civile, militaire et littéraire de Driant/Danrit, était toujours indispensable.

Dans des conditions rocambolesques d'écriture, en surplus du reste puisque tenir debout lui était difficile, alors monter au dernier étage, si haut sur la mer : une prouesse, il a mis le mot fin à la fin de ce petit livre en 2005, sa-





chant qu'il ne pourrait plus y toucher, ses recherches et sa documentation rassemblées non loin dans des caisses archives, demandant seulement que certains extraits de chapitre soient rétablis dans un autre ordre pour une bonne connaissance de la chronologie de l'œuvre de Danrit, il n'avait plus la force de rétablir ! Il avait tout donné pour l'édification et la transmission aux générations futures jusqu'au bout du bout.

Alors comment ne pas confier à un jeune éditeur enthousiaste « Le Polémarque » pour le centenaire de la guerre de 14-18, ce travail.

Quel double témoignage, en espérant que pour la célébration du centenaire de la mort glorieuse de Driant, dans le souci d'en préserver d'autres, au bois des Caures en 1916, le livre de Jean, pour les dix ans de sa mort alors, soit toujours bien présent dans les mémoires !

L'Internationale fasciste 1934-1939

Le troisième livre a aussi sa petite histoire et quelque part les deux livres se tiennent dans l'imaginaire de Jean.

Un monde a basculé, dans une guerre entre fils d'une Europe devenue exsangue, celle de 14/18. Pour Driant/Danrit, et pour sa France, le parcours s'est achevé, dans le courage en 1916, au bois des Caures, 11 ans avant sa naissance.

Un monde bascule à la fin des années 30, certaines forces qui animaient l'Europe et l'ensemble de la planète tombent dans un giron autoritaire.

L'Internationale fasciste 1934-1939, aux éditions Dualpha.

Là aussi, l'histoire d'une vie de recherches de Jean qui a servi à beaucoup d'autres auteurs, une somme de travail, de trouvailles, car il a toujours voulu comprendre ce qui a animé une certaine Europe, d'un certain côté, grouillement de faisceaux divers qui n'arriveront pas à se rassembler, personnages hauts en couleur et qui seront autoritairement dilués, ou soumis, à un inquiétant disciple qui règne de l'autre côté du Brenner, et pour une toute autre fin, LA GUERRE.

Le jeune Jean a alors, entre 7 et 12 ans !

A la veille de la guerre en 1939 « l'Internationale fasciste » est morte. Quel sera alors le sort de l'Europe ?

Et ce sera pour la France la défaite, l'armistice de 1940. Dans les yeux d'un jeune adolescent de 13 ans, qui rêvait de faire une carrière militaire, de devenir méhariste en Afrique, et qui assiste au défilé des troupes allemandes sur les Champs Elysées : une certaine conscience, celle d'une défaite amère définitive : ce jeune ne s'en est pas remis, ni de la France, ni des français, ni d'une certaine Europe.

N'ayant pu écrire une grande encyclopédie dont il avait tous les ingrédients, et dans l'ur-



gence d'une fin de vie active et extrêmement douloureuse, sans concession et sans regard pour lui-même, n'appliquant pas le repos exigé, il écrira ce petit livre, si facile à lire pour la postérité. Une forme de fidélité à la jeunesse là encore !

Enfin le *Que Lire ?* volume IX vint.

Et il y avait chantage à l'éditeur. En effet les *Que lire ?* étaient « le jardin enchanté » de Jean, l'expression de ce « tutoiement qu'il vivait » avec tous les autres auteurs, ses frères, en écriture, en littérature, sous forme d'une chronique littéraire hebdomadaire toujours d'actualité, ses frères, ceux avec qui, il avait envie de s'endormir en les lisant et d'ouvrir les yeux, pour témoigner pour eux, chaque jour, pour un nouveau jour de vie, car la vie n'a pas de prix, la vie tout simplement. Ces chroniques hebdomadaires qu'il peaufinait toute la semaine paraîtront donc dans National Hebdo, jusqu'à sa mort, de son vivant, elles seront rassemblées en livre par ordre alphabétique mais suivant un ordre chronologique de parution respecté, 75 par 75 auteurs.

D'où 7 tomes des *Que Lire ?* Parus de son vivant : la valeur de 4 autres tomes demeuraient en gestation, après sa mort, le 8^e tome mit un certain temps à paraître.

Jean avait confié, des *Que Lire ?* et l'*Internationale fasciste* au même éditeur, aussi, la parution de l'un *Que Lire ?* n° 9, était suspendu à la parution de l'autre, ainsi il y aurait continuité de parution de l'œuvre de Jean Mabire, dans des facettes différentes sur un même temps d'écriture et, le pli étant pris, même si les *Que lire ?* sont un manque à gagner pour l'éditeur, les deux derniers tomes suivraient et verraient le jour donnant ainsi tout l'univers de pensée de Jean Mabire et le champ de ses talents d'encyclopédiste.

Le cœur s'éteint en voyant revivre dans ce tome notamment les amis proches et les très

proches, ceux que l'on a touché de la main peut-être et avec qui l'on a échangé sur l'œuvre et les projets, j'en oublierai, mais je nommerai sans faillir rien que pour ce numéro 9 :

Pierre Boutang, Henry Caouissin, Robert Dun, Frédéric Durand, André Figueras, Michel Hérubel, Pierre Joubert, Jacques de Mahieu, Jacques Mayol, Jean Noli, Léopold Sédar Senghor, Paul Sérant...



En n'oubliant jamais que ce fut grâce à l'ami Jean Bourdier, que Jean put tenir, en toute indépendance et totale liberté, ces chroniques littéraires qui lui permirent de vivre, tout simplement, de cœur, d'âme et de pain à la fin de sa vie. Remerciements pour cette épopée qui nous laisse un trésor littéraire de ceux qui sont sans valeur.

Pour terminer, en cette période de cadeau de Noël, comment ne pas faire figurer ce conte ***l'île du bout du monde*** de ce pessimiste actif de Jean Mabire, conte paru dans la Presse de la Manche, pour l'époque de Noël.

Conte très particulier, édifiant, fantastique, que l'on peut lire à différents degrés.

On ne sait vraiment d'où il vient, du grand sud, de l'orient de l'Europe centrale, de l'Eurasie du grand nord est ou de plus loin encore, ce couple, pourchassé qui porte un nouveau-né, car c'est la chasse aux enfants de moins de deux ans, par un nouvel Hérode, et ces pêcheurs et leur bateau, projetés sur une mer qu'ils ne reconnaissent plus, si loin, si loin, se retrouvant au milieu de gens en armes, quand ils gagnent la terre. Ils se feront accueillants et prendront tous les risques pour sauver couple

et enfant en reprenant la mer et les déposer sur une île de l'autre bout du monde, - peut-être la part d'humanité qui reste - bien mal récompensée car il ne restera qu'un survivant et nul n'a jamais vu l'enfant sauvé. !

Une parabole, avec des rois mages démunis, un mythe, dans une atmosphère à la Mur-nau pour un Nosferatu, ou d'autres genres encore. Chacun y mettra ce qu'il voudra.

Cet enfant qu'il faut sauver, on ne le voit jamais. Mais partout où se trouve la trace de son passage, et même si les catastrophes surviennent, il faut continuer. Il ne suffit que d'un pour témoigner !

Un vrai conte de mer, fantastique et Naturel (provoqué par la nature). Un vrai conte, en somme ! **Un conte de Jean Mabire, *l'île du bout du monde* pour Noël et le Solstice d'Hiver.**

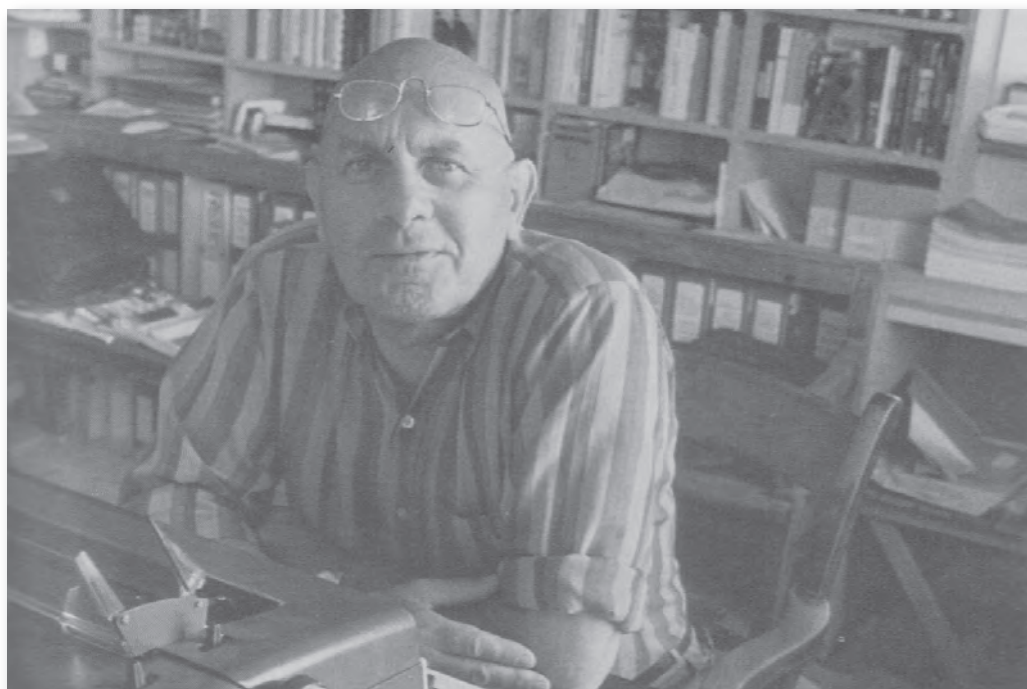
Voici donc la présentation des derniers livres parus de Jean Mabire, en écriture ou en entretien.

Que vous dire donc ?

Simplement que plus que jamais, **PRESENT par l'écriture sur tous les fronts**, cet homme maintenant du passé, écrivain historien de toutes les guerres, journaliste, témoin de son pays, nous confiant ses hantises, chroniqueur, critique littéraire amoureux de littérature et d'art, si présent par ses références, aimant son prochain plus que lui-même, vous projettera dans votre avenir. Si vous avez confiance.

Fidélité à lui.

Katherine Hentic-Mabire





Jean Mabire sur le grill

Jacques Chancel faisait cela très bien lors de ses *radioscopies* : soumettre une personnalité à la question, l'interroger très longuement, le conduisant ainsi, tout naturellement, à en dire beaucoup plus que prévu, à lever quelques barrières de son inconscient (on pense par exemple à sa rencontre avec Lucien Rebatet). Numa Sadoul, par son interview-fleuve avec Hergé, en 1975, réussit lui aussi un coup de maître, dans le genre, car c'est à cette occasion que le père de Tintin, surmontant son autocensure et sa prudence légendaire, révéla pour la première fois ses amitiés politiques, son traumatisme suite à l'épuration de 1945, etc.

C'est un projet un peu semblable qui nous a conduits, il y a une vingtaine d'années, à rencontrer **Jean Mabire**, chez lui, à Saint-Servan, munis d'une caméra et d'un magnétophone.

Créateurs d'un éphémère *Institut d'Histoire des Identités* - identité nationale et identités régionales -, nous avions donc l'ambition de réaliser de très longues interviews de personnages emblématiques de notre « famille de pensée ». Nous avions ainsi ciblé **François Brigneau, Jean Madiran, Saint-Paulien, Paul Sérant, Henry Coston, Henri Dorgères** et quelques autres, dont Jean Mabire. Ces hommes nous paraissaient les derniers témoins d'une époque exaltante et terrible : celle de la guerre, et aussi éventuellement celle de l'Algérie française. Ils avaient côtoyé **Maurras** ou **Doriot** ou d'autres ; ils avaient éventuellement connu la prison, sous la IV^e République. Ils nous paraissaient aussi... d'un âge canonique ! Pourtant Jean Mabire n'avait que 68 ans (je réalise seulement maintenant qu'à 68 ans, tout ou presque est encore possible), lorsque nous avons pu avoir avec lui ces deux jours d'entretien. Mais nous avons vingt-cinq ou trente ans de moins, et le recueil et la conservation de ce que Mabire et les autres « grands témoins » sélectionnés avaient à nous raconter nous paraissaient une urgence absolue.

Nous n'avions pas tort, au fond. Mais le projet n'est pas allé très loin, car happés par nos obligations familiales naissantes, par nos métiers respectifs, nous n'avons pas persévéré dans cette voie au-delà de quelques entretiens, dont celui de Jean Mabire, qui reste le plus significatif.

Mabire, c'était d'abord le journaliste et l'écrivain. Mais il nous fascinait aussi par son militantisme régionaliste : la revue *Viking*, le *Mouvement normand*, les *Oies sauvages*, tout cela nous faisait rêver, nous qui étions originaires de ce Bas-Berry (région de Châteauroux) qui nous semblait si rétif aux idées nouvelles identitaires. Mais c'est sur le modèle du régionalisme normand que nous avons tenté de ressusciter, avec plus ou moins de bonheur, la vieille association *Maintenance du Berry*, ou de créer, pour les plus jeunes, les *Loups du Berry*.



La revue Viking sous le bras

Lors de l'inauguration officielle de notre *Institut d'Histoire des Identités*, dans un ensemble de bâtiments situés au sud du département de l'Indre, nous avons eu la joie et la surprise de voir arriver Jean Mabire en personne ! Alors qu'il n'était même pas annoncé. Et il avait sous le bras la superbe réédition de la collection de sa revue *Viking* et d'autres merveilles, dont il entendait faire don à l'*Institut*.

Puis sont arrivés les mauvais jours : une hystérie antifasciste qui s'était emparée du pays, vers 2003, et spécialement de la région, où les perquisitions se multipliaient, suite à des dénonciations calomnieuses. Nos meilleurs militants se faisaient embarquer, et les policiers saisissaient des lots de livres de Charles Maurras ou de Léon Daudet, des drapeaux du Berry (bleus et rouges à fleur de Lys), voire des collections de la revue *Monde et Vie*, au motif que l'une de ces revues représentait en couverture le Maréchal Pétain.

L'arsenal militaire confisqué à cette occasion se composait de matériel de paintball (fusils à peinture pour les jeux dans la campagne) et de sacs de couchage camouflés, achetés dans les surplus américains, et qui servaient pour les pèlerinages de Chartres. Tout ceci donna lieu à des procès, et à des relaxes, mais ni les livres ni les sacs de couchage ne nous furent jamais rendus ! Et puis il y eut le décès de mon père, qui était sans doute « notre meilleur militant », et qui avait beaucoup fait pour la réussite de toutes ces manifestations régio-

nales berrichonnes. Peut-être inconsciemment m'étais-je investi dans toutes ces activités métropolitiques et régionalistes pour avoir le plaisir d'y travailler avec mon père.

« Nulle civilisation hors de là »

Mon père était né en 1926 ; il est mort en 2005. Jean Mabire était né en 1927. Il est mort en 2006. Je ne peux m'empêcher de mêler leurs deux noms dans mes souvenirs et dans mon affection. Et pourtant les deux hommes ne se ressemblaient guère, sur le plan des idées. Je me souviens des commentaires critiques de mon père dans les marges des articles de Mabire, publiés dans *L'Esprit public* ou dans *Europe Action*. Mabire était attiré par le paganisme ; mon père était un catholique fervent. Pourtant ils se ressemblaient beaucoup de caractère, de mode de vie, de simplicité, le catholique et le « païen » ! Et chez eux cette même passion pour les mouvements de jeunesse, les feux de camp, les nuits à la belle étoile, les chants de tradition, cet esprit « scout », cette communion avec la nature, dans laquelle mon père voyait la main de Dieu. Ce qui n'était apparemment pas le cas de Jean Mabire. Avec le recul, je me dis que Jean Mabire aurait peut-être quand même fait sienne cette formule de Jacques Chardonne, protestant agnostique, à propos des pays catholiques : « *Nulle civilisation hors de là* », ou de Céline, à propos de ces mêmes régions chrétiennes du monde : « *les autres nous rebutent, même si on ne va jamais à l'église* ».

Toujours est-il que le long et passionnant entretien que nous avait accordé Jean Mabire est resté inexploité pendant près de 20 années. Récemment l'éditeur **Philippe Randa** (qui réédite certains livres de Mabire) m'a reparlé des bandes sonores réalisées à l'époque. J'avais complètement oublié qu'il les détenait. Il en avait fait la transcription et pensait – à juste titre – qu'il y avait matière à publier un petit livre. J'ai donc repris cet enregistrement et élaboré cet « *entretien avec Jean Mabire, conteur des guerres et de la mer* ».

En reprenant ce texte, je me suis plongé à nouveau dans l'époque, et j'ai pris extrêmement de plaisir à relire les articles de Mabire, la collection de *Viking*, d'*Europe Action*, de *L'Esprit public*, et aussi de la *Revue des Amis de Jean Mabire*. J'ai également lu ou relu certains de ses livres (*L'Aquarium aux nouvelles*, par exemple. Ou *L'Ecrivain, la politique, l'espérance*). Je me suis remis à acheter et à lire du Mabire, avec l'ambition de compléter ma bibliothèque avec la centaine de livres qu'il nous a laissés, de posséder « tout Mabire », comme je possède « tout Paul Chack », « tout Henri Béraud », « tout Galtier-Boissière », « tout Brasilach », « tout Rebatet », « tout Céline », « tout Bardèche », « tout Saint-Loup », « tout Jacques Perret », « tout Jacques Laurent », ou encore « tout Henry de Monfreid », quelques-uns de mes auteurs de prédilection.



Les « patries charnelles »

Que nous révèle cet entretien avec Mabire ? Il rappelle l'importance, pour les hommes de sa génération, de la défaite de 1940. Il raconte ses études à l'école des métiers d'art, la création de son atelier des *Imagiers normands*, le lancement – difficile – de la revue *Viking*, dans l'immédiat après-guerre, ses rencontres avec des hommes qui l'ont profondément marqué : le père de l'écrivain **Michel de Saint-Pierre**, militant passionné de la cause normande, **Philippe Héduy** et **Paul Sérant**, qui furent ses amis. Il expose son travail de journaliste « localier » pour *La Presse de la Manche*. Il explique pourquoi il ne s'est pas engagé pour l'Algérie française et dans l'OAS, malgré ses amitiés politiques, et les tribunes qu'il s'était choisies (*Minute*, *L'Esprit public*). Il développe sa thèse, controversée, sur les « patries charnelles », emboitant le pas de Paul Sérant, de **Saint-Loup** et des autonomistes bretons. Une thèse qui reprend d'ailleurs des couleurs, aujourd'hui, avec les événements en Ecosse ou en Espagne, ou la révolte des Bonnets rouges, en Bretagne, et les frondes antifiscales d'un Etat français et d'une Europe de Bruxelles de plus en plus totalitaires et liberticides, de plus en plus budgétivores, de plus en plus éloignés des réalités du quotidien.

Au fil de l'entretien, on rencontre aussi **Roger Nimier**, **Dominique Venner**, **Me Jean-Baptiste Biaggi** et **Me Tixier-Vignancour**, le futur député giscardien **Hubert Bassot**, l'éditeur **Constantin Melnik** (Fayard), le journaliste **Jean Montaldo**, **Jean de La Varende**, le sinistre résistant et assassin connu sous le nom de **docteur Petiot**, et des dizaines d'autres.

Mabire racontait bien. Et je crois que les 120 pages de notre conversation de 1995 résument assez fidèlement, mais de façon peu académique, la vie d'un normand cultivé, généreux et passionné, qui fut un formidable conteur des guerres, de la mer, des légendes celtes, et aussi – on l'oublie – un formidable critique littéraire, avec les 9 tomes de portraits d'écrivains, dans sa série *Que lire ?*

Francis Bergeron

• *Entretien avec Jean Mabire, conteur des guerres et de la mer*, par Francis Bergeron, 150 p., Dualpha, 2014. 21 €.



À propos de *L'Internationale fasciste 1934-1939*

Comme tous ses livres – moins que certains, plus que d'autres peut-être – Jean Mabire avait à cœur la publication de *L'Internationale fasciste 1934-1939* parce que sans savoir précisément quand cela arriverait, il sentait que le grand rendez-vous final de son existence terrestre approchait. C'est ce que j'ai ressenti lors de mon dernier séjour à Saint-Malo ; il m'avait effectivement prié de venir de façon assez pressante pour que nous mettions la « dernière main » à la publication de ce livre.

Je n'avais pas bien saisi ce qu'il entendait par là... Lui ayant déjà publié plusieurs livres, tout se passait généralement par envois postaux (puis internet) : il recevait les épreuves, les corrigeait, me renvoyait les pages annotées... Pourquoi donc tenait-il tant à ma venue et surtout si rapidement ?

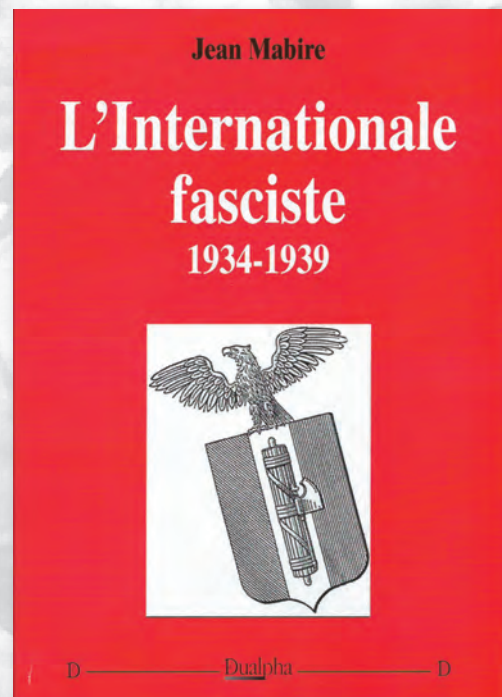
D'habitude, mes séjours chez lui n'avaient d'autres finalités que le plaisir de nous voir et de poursuivre face à face nos longues discussions. Rarement pour « bosser ». Bien que le monde des livres, sous tous ses angles, fût notre sujet principal, il est vrai.

Joindre l'utile à l'agréable, jamais expression ne fut plus juste que ma venue alors, quai Solidor... Toutefois, je n'arrivais pas cette fois-là – ignorant que ce serait la dernière de son vivant – avec mon seul bagage habituel, mais en plus – mais surtout ! – avec mon ordinateur qui n'était pas encore « portable » ; je trimballais donc le lourd écran-aquarium, le clavier et la « tour » : attirail que les moins de 20 ans, sous peu, n'auront jamais connu.

Et pas seulement avec mon ordinateur, surtout avec un « scanner » que je venais tout juste d'acquérir. Acquisition qui n'avait pas échappé à Jean et qu'il m'avait demandé de ne pas oublier. De ne *surtout* pas oublier.

Je compris rapidement pourquoi : durant les quelques jours que j'allais passer avec lui, je ne cesserais de scanner photo sur photo au prétexte d'illustrer *L'Internationale fasciste 1934-1939*.

Un beau cahier photo, pourquoi pas ! Le texte n'étant pas excessivement long, l'illustrer était une excellente idée. Et plus encore pour un sujet historiquement passionnant, extrêmement révélateur des tensions politiques de l'époque et qui mettait en exergue la terrible rivalité – pour ne pas dire plus – entre Rome et Berlin, soit entre l'Italie fasciste et l'Allemagne nationale-socialiste... Nous étions alors très loin encore, dans cette deuxième décennie de l'entre-deux guerres, de toute idée d'« Axe ». Le latin Mussolini regardait le german Hitler avec défiance et ne s'en cachait pas.



Alors, je scannais !... Et je scannais !... Et je scannais !... Sans souffler !

— Et celle-ci... Ah ! N'oublie pas celles-là, je te les pose là...

« Là », c'est-à-dire que Jean les empilait sur d'autres piles de photos qu'il extrayait des innombrables albums qui garnissaient son bureau : toute la documentation qu'il avait patiemment, méticuleusement, savamment, méthodiquement compilée durant des décennies...

Et ça n'arrêtait pas ! Et surtout, surtout, les photos sélectionnées correspondaient de moins en moins – puis plus du tout ! – au sujet *stricto sensu* de *L'Internationale fasciste 1934-1939* ! Je finis par lui en faire la remarque :

— Jean ! Mais pourquoi untel ? Ce n'est pas un personnage du livre...

— Mais c'est un fasciste, c'est important, c'est important...

Il finit par reconnaître qu'il ne faudrait pas forcément tout reproduire, mais quand même : — Scanne celles-là... et après, on va attaquer les albums d'une autre période... C'est bien, oui, celle-là également... Ah ! tiens ! n'oublions pas de...

Les heures défilant, je me voyais bientôt finir par scanner l'ensemble de sa bibliothèque. Soit, au bas mot, quelques semaines de travail sans relâche.

Mais non ! Je devais repartir à une date prévue et ce labeur qui n'était nullement prévu à l'origine prit tout de même fin. Avec,

néanmoins, la promesse que je reviendrais le plus tôt possible afin de terminer... « Terminer » n'étant pas le terme exact de ce qu'envisageait alors Jean.

La grande faucheuse l'emporta avant même que je n'ai eu le temps de lui faire parvenir les épreuves du livre. Mais c'était moins une éventuelle relecture de celles-ci qui lui avait importé dans les derniers temps de sa vie que la certitude que le plus possible de photos pourraient ainsi être « en boîte » !

Je me suis longtemps demandé pourquoi une telle obsession, puis me suis rappelé que Jean, contrairement à bien d'autres de sa génération – et notamment un autre « Jean » de ses amis (**Jean Bourdier**) qui refusa toujours d'utiliser autre chose que son antique

machine à écrire pas même électrique – avait appris à utiliser un ordinateur et... à communiquer par internet.

Lui qui avait connu sa vie durant toutes les difficultés de collecte et de traitement des photos, l'idée de posséder ainsi des milliers d'illustrations diverses « à disposition d'utilisation » si facile, le fascinait sans doute.

Auteur de quelques milliers d'articles et de plus de 100 livres, il devait alors rêver à tout ce qu'il aurait pu ainsi « abattre » comme écrits s'il avait eu à sa disposition, plus tôt, ces merveilleuses techniques modernes.

Philippe Randa

Que lire? tome 9 est paru...

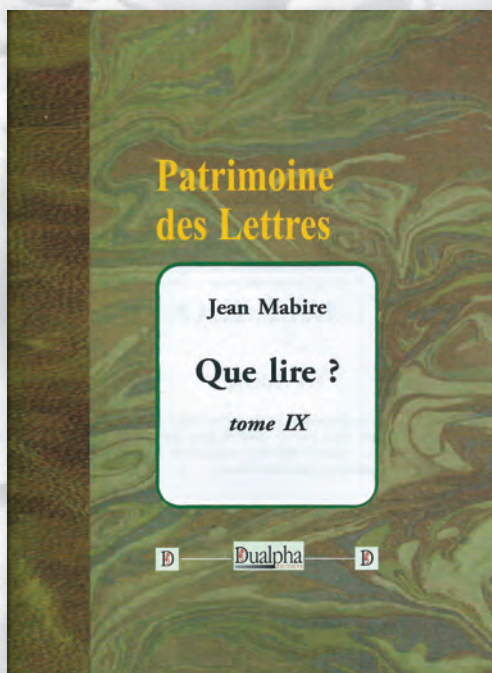
Que lire ? Jean Mabire !

Sans doute ais-je toujours été un lecteur-type de **Jean Mabire** : adolescent, je m'enflammais aux exploits des guerriers qu'il faisait revivre... à peine majeur (de la majorité d'avant Giscard), je les délaissais pour ses livres politiques (*Drieu parmi nous*, *La torche et le glaive*, *Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens*, *Les grands aventuriers de l'Histoire : les éveilleurs de peuple...*), puis jeune homme je découvrais ces autres aventuriers qui le fascinèrent tout autant et dont il fut le biographe : **Bering, Roald Amundsen, Unger, Pearse**,... Enfin, ayant largement dépassé la quarantaine, je reste à jamais fasciné par ses portraits d'écrivains qu'il nous a offert chaque semaine dans sa chronique *Que lire ?*

C'est une œuvre d'une tout autre ampleur que ses récits de guerre, sa quête incessante de l'Ultima Thulé ou ses aspirations régionalistes (il fut co-fondateur de l'*Union pour la Région Normande* qui donnera naissance en 1971 au *Mouvement normand*).

Les sectaires lui reprocheront d'avoir osé parler de tel auteur, « inversé » notoire, qui n'a donc pas sa place dans la littérature ! De tel autre, communiste, et donc complice du Diable ! De tel autre enfin, qui était du camp des vaincus de 1945 et n'a de ce fait plus même droit au qualificatif d'écrivain !

On trouve une preuve de l'honnêteté intellectuelle de Jean Mabire à travers chacun de ses portraits d'écrivains : pas une seule mesquinerie raciste, politique, religieuse, littéraire ou que sais-je encore, n'entache jamais sa volonté manifeste de pousser le lecteur à lire, toujours et encore, et souvent à découvrir un auteur. Ainsi commence l'éternité



d'un écrivain lorsqu'on sauvegarde son souvenir, c'est-à-dire son « âme ».

Que lire ? est non seulement la grande œuvre de Jean Mabire, mais un testament magnifique qu'il laisse à ses innombrables lecteurs passés, présents... et futurs ! Un jour, peut-être, on dira « Le Mabire » comme on disait hier « Le Lagarde et Michard ». Nous serons quelques-uns à dire que nous, le Mabire, l'homme, nous l'avons connu. Et aimé.

Jean Mabire se lia d'amitié avec un autre Jean. Amitié professionnelle, d'abord, personnelle ensuite, parce qu'intellectuellement, ils étaient aussi libres l'un que l'autre... et parce qu'ils avaient l'un et l'autre ce qu'on appelle une fabuleuse culture littéraire. Je veux parler de



Jean Bourdier. Après quatre ans de séparation, les deux Jean, Mabire et Bourdier, se sont même retrouvés emportés par le même mal. Le premier s'affirmait socialiste européen et païen; le second nationaliste français et catholique. En tout cas, anglophiles tous les deux. Anciens (entre autres) de *Minute* et de *National hebdo*, édités (entre autres) l'un comme l'autre aux Presses de la Cité, chez Jacques Grancher et *in fine*, chez Dualpha. Pour cette raison, je me devrais de consacrer quelques lignes à leurs œuvres respectives. D'autres le feront aussi bien, voire bien mieux que moi, quoique leurs lecteurs n'aient guère besoin qu'on vante leurs talents respectifs.

Après la disparition de Jean Mabire, j'ai perdu quant à moi avec celle de Jean Bourdier, le deuxième ami – le “second” devrais-je sans doute dire et celui-ci aurait tout particulièrement apprécié cette précision de puriste de la langue française, n'en déplaise à l'Académie française qui ne fait plus de différence entre les deux termes – avec laquelle la plupart de nos conversations assez régulières déviaient inexorablement vers la littérature; il va s'en dire que je les écoutais bien plus que le contraire. Leur culture était immense, la mienne me permettait simplement de les “aiguiller” vers des noms, des œuvres, des époques sur lesquelles ils étaient intarissables, et de les “relancer” dans des digressions interminables tellement elles nous passionnaient.

C'étaient des maîtres et nous sommes quelques-uns à avoir eu le privilège de croiser leur route avec une certaine complicité.

Sur Terre, ils avaient fait “leur temps”. Sans doute! Sans eux, celui-ci va nous paraître plus long. Sûrement!

Philippe Randa

Liste des auteurs du *Que Lire?* volume 9:

Robert Aron, Ferdinand Bac, Joseph Bédier, Camille Belliard, Pierre-Guilain de Benouville, Renzo Bianchini, Maurice Blanchard, Pierre de Boisdeffre, Pierre Boutang, Jean-Pierre Calloc'h, Herry Caouissin, Jérôme Carcopino, Barbara Cartland, Dr Paul Carton, Gaston Chérau, Erskine Childers, Francisco Coloane, Edouard Corbière, Marcel De Corte, Paul Desjardins, Robert Dun, Frédéric Durand, Raymond Escholier, André Figueras, René Fonck, Léon Frapié, Théophile Gautier, Dashiell Hammett, Philippe Henriot, Michel Hérubel, Thor Heyerdahl, Eugène Ionesco, Jerome K. Jerome, Pierre Joubert, Alphonse Karr, Jules Laforgue, Philippe Lamour, Frédéric Le Play, Roger Lecotté, Jacques de Mahieu, Édouard-Alfred Martel, Harry Martinson, Jean-Pierre Maxence, Jacques Mayol, Prosper Mérimée, Henry Miller, Wilhelm Moberg, Jules Monnerot, Jean Moréas, Jean Noli, Sean O'Casey, Zoé Oldenbourg, Cesare Pavese, Charles-Louis Philippe, Jacques Prevel, Joseph Quesnel, Henri de Régnier, Maurice Renard, Henri-Pierre Roché, Georges Rodenbach, Joseph Roumanille, Gaston Roupnel, Lou Andréas-Salomé, René Schickele, Frithjof Schuon, Léopold Sédar Senghor, Paul Sérent, Albert Simonin, Thomas Stearn Eliot, Alexis de Tocqueville, Gustave Toudouze, Alphonse Toussenel, Paul Vidal de La Blache, Alfred de Vigny, Henry Williamson.

• En vente auprès de l'AAJM.

Les *Que Lire?* en DVD et en CD

Accompagnant la publication des recueils *Que lire?*, nous avons souhaité les publier en DVD et en CD audio. Et qui mieux que ses amis pouvaient lire ses textes? À chacun nous avons proposé un thème: la jeunesse, la Normandie, les Rouges, les Maudits, les combattants, les Européens, etc... Ils ont fait leur choix et prêtent leur voix à ces textes ciselés, puissants, aussi concis que précis.

• Les auteurs de et pour la jeunesse... (Vol. 1)

1. Robert Baden Powell; 2. Serge Dalens; 3. Paul Féval; 4. Ian Fleming; 5. Jean-Louis Foncine; 6. Hergé; 7. Edgar P. Jacob; 8. Pierre Joubert; 9. Rudyard Kipling; 10. Morris; 11. Hugo Pratt; 12. Comtesse de Ségur. Ces textes ont été choisis et lus par Fabrice Lesade, Secrétaire Général de l'AAJM.

• Les grands littéraires (Vol. 2)

1. Marcel Brion; 2. Alphonse de Châteaubriant; 3. Pierre Drieu La Rochelle; 4. Alain-Fournier; 5. Jean Giono; 6. Ernst Jünger; 7. Xavier Marmier; 8. Henri Queffélec; 9. Henri de Régnier; 10. Samivel; 11. Édouard Schuré; 12. Émile Verhaeren. Ces textes ont été choisis et lus par Pierre Bagnuls, rédacteur en chef de la revue *Figures de Proust*.

• Les fils d'Albion, héritiers de Shakespeare (Vol. 3)

1. Gertrude Bell; 2. Leslie Charteris; 3. Peter Cheyney; 4. Aleister Crowley; 5. Aldous Huxley; 6. Jerome K. Jerome; 7. Clive Staples Lewis; 8. Nancy Mitford; 9. Patrick O'Brian; 10. Evelyn Waugh; 11. Henry Williamson. Ces textes ont été choisis et lus par Emmanuel Mauger, vice-président du Mouvement Normand.

• 9,95 € le DVD. 14,95 € le boîtier DVD + CD. Port 3 € pour 1 ou 3 DVD. À commander à l'AAJM ou sur le site en paiement sécurisé.





Mabire et Driant

Parmi les figures admirées de longue date auxquelles **Jean Mabire** redonna vie le temps d'un livre, avec tout l'enthousiasme communicatif qui le caractérisait, il manquait un nom. Un nom, ou plutôt deux : **Émile Driant**, aussi connu sous le pseudonyme anagramme de **Capitaine Danrit**. Je dis « manquait » car bientôt, grâce aux bons offices de **Katherine Hentic-Mabire**, verra le jour **Driant Danrit**, la bio-bibliographie que Jean Mabire était sur le point d'achever lorsqu'il rendit son âme aux dieux.

Officier – il fut tué au combat aux premières heures de la bataille de Verdun – et romancier visionnaire, surnommé « le Jules Verne militaire » de son vivant¹¹ (avec l'assentiment de ce dernier, s'il vous plaît!), Driant était un homme taillé sur mesure pour la machine à écrire de Jean Mabire.

De nous deux, je ne sais plus qui parla le premier de Driant. Une chose est sûre, j'étais déjà redevable à Jean Mabire de connaître la fin héroïque du lieutenant-colonel des chasseurs, frappé en pleine tête par une balle allemande le 22 février 1916, bien des années avant que nous n'entamions notre correspondance. J'étais alors un petit garçon de dix ans et ce n'est pas à l'école communale, mais dans une bande dessinée coécrite par Jean Mabire que je découvris la terrible bataille qui s'était déroulée à côté de mon village. Éditée chez Larousse dans la collection « Les grandes batailles de l'Histoire en bandes dessinées²² », sa couverture (on y voyait de face des poilus vociférants attaquer à la baïonnette une tranchée allemande) m'avait d'emblée captivé par son réalisme sanglant. Bien sûr à l'époque, je ne prêtai aucune attention aux noms des auteurs. Ce n'est que beaucoup plus tard, ressortant l'album de ma bibliothèque, que je fis le rapprochement. Ainsi donc, à la place de l'épaisse



forêt que je voyais de ma fenêtre, il y avait eu ce champ de bataille cauchemardesque ! Ils venaient de là, tous ces morceaux de métal rouillés que les grands nous interdisaient de ramasser ! Et ce colonel Driant, qui avait donné son nom à la rue de la mairie, c'était ce vieux monsieur moustachu habillé en soldat que le dessinateur faisait mourir au début de la BD !

La patte de Jean Mabire, subtil alliage de lyrisme et de précision, se décèle jusque dans la représentation graphique des derniers instants du héros foudroyé. « La mort du soldat », devait-il écrire ailleurs, avec une envie perceptible. Et voici qu'aujourd'hui, trente ans après, tandis que la commémoration du centenaire de la Première Guerre mondiale bat son plein, je





m'apprête à publier *Driant Danrit*.

Considérable à tous les points de vue, l'œuvre de Driant jalonne la longue carrière journalistique de Jean Mabire. Comme son prédécesseur, Mabire entendait d'abord s'adresser à la jeunesse française. C'est pour elle qu'il écrit en 1966 son premier article sur Driant, dans le numéro 39 de la revue militante *Europe-Action*. Daté du mois de mars, l'article, intitulé « Les - Diables bleus » au bois des Caures » s'attache surtout, cinquante ans après le déclenchement de la bataille de Verdun, à retracer heure par heure le sacrifice du lieutenant-colonel des 56^e et 59^e BCP et de ses hommes³³. Ses mots sont ceux d'un soldat, lui-même chasseur alpin en Algérie, qui sait ce qu'affronter l'ennemi veut dire. Le texte, signé **Henri Landemer**, est illustré de gravures originales du dessinateur **Loïc Kerarvor**.

Deux fois, Jean Mabire reprendra la plume pour raconter la double vie d'Émile Driant, officier de carrière aux convictions bonapartistes affichées puis député socialiste national (« républicain, nationaliste et socialiste ») de Nancy le jour, romancier d'anticipation à succès la nuit. En 2005, Mabire rendra hommage à l'éveilleur de peuples, selon la belle formule de son invention, dans le numéro 24 de la revue *Terre & Peuple*. Dans le volume III de la série *Que lire ?*, à l'entrée « Capitaine Danrit. Soldat, député, écrivain, prophète », il démêlera l'écheveau d'une bibliographie prolifique, rendue confuse par la propension de Driant à écrire des romans fleuve, comprenant plusieurs tomes, eux-mêmes scindés en autant de volumes que de sous-parties. Une clarification bienvenue pour les collectionneurs.

Driant-Danrit avait, sinon tout prévu (*La guerre fatale* entre la France et l'Angleterre n'eut jamais lieu), tout imaginé, des guerres



modernes du XX^e siècle (les trois tomes de *La guerre de demain: La guerre de forteresse, La guerre en rase campagne, La guerre en ballon*) aux luttes des races et des religions (*L'invasion noire, L'invasion jaune*). Ni la montée en puissance des États-Unis, ni la modernisation à marche forcée du Japon n'échappèrent à sa sagacité.

Driant termina d'écrire son dernier roman, *La Guerre souterraine*, dans les tranchées du bois des Caures en 1915. Jean Mabire nous laisse un tapuscrit

complet et un projet de couverture que nous tenions à respecter, **Katherine Hentic-Mabire**, **Bernard Leveaux** et moi. Le titre du livre, *Driant Danrit*, frappant, concis, est aussi de lui.

2006-2014 : une page se tourne, un nouveau livre s'ouvre.

Laurent Schang

• Éditions Le Polémarque

Notes

¹ Magnifiquement illustrés, ses livres, aux couvertures dignes du catalogue Hetzel, font aujourd'hui le régal des bibliophiles, dont l'écrivain suisse Jean-Jacques Langendorf. Voir le très beau livre de Daniel David, *Le Colonel Driant, De l'armée à la littérature, le Jules Verne militaire*, chez Gérard Klopp Éditeur, 2007, 272 p.

² Jean Mabire, Yves Bordes, Marcel Uderzo, *La Grande Guerre: la Marne, Verdun*, Larousse, 1985, 42 p.

³ Sujet également du roman de Pierre Mari, *Les grands jours* (Fayard, 2013, 160 p.).



Les « diables bleus » au bois des Caures

Pour faire suite à l'évocation de Laurent Schang, nous retranscrivons ici l'article auquel ce dernier fait allusion. Article paru dans la revue Europe Action numéro 39 du mois de mars 1966. Sous son pseudonyme d'Henri Landemer, Jean Mabire nous parle des deux facettes d'Emile Driant, à la fois soldat et écrivain.

Nous reproduisons également l'un des dessins de Loïc Kerarvor qui l'illustrait.

La seconde partie de cet article, ne peut que nous interpeller tant elle semble d'actualité. L'évocation des romans d'anticipation du Capitaine Danrit et leur caractère prophétique nous laisse sans voix. Nous sommes traversés d'un frisson. Frisson qui nous avait secoués tout autant quand nous lisions Le Camp des Saints de Jean Raspail.



C'était il y a tout juste cinquante ces jours-ci. Cinquante ans, seulement. Un demi-siècle, déjà... Peu de survivants peuvent raconter cette histoire. Et pourtant, elle appartient à jamais à la légende de notre patrie. Et, par-delà les frontières, les hommes qui se sont affrontés à Verdun sont unis par tant de sang versé en une lutte fratricide. Des milliers de morts, Français et Allemands, à jamais confondus, paysans et guerriers d'Europe tombés à Verdun. Verdun où en 843 les fils de Charlemagne, ont séparé l'empire des Francs et brisé l'unité de notre Occident. Verdun dont le nom est, désormais, inoubliable. Verdun qui n'était encore, en ce matin du 21 février 1916 qu'un secteur assez calme du front de Champagne.

En pointe, au bois des Caures, les chasseurs du lieutenant-colonel Driant. Le 56^e et le 59^e B.C.P. sont des unités de réservistes mais ces pères tranquilles, volontiers frondeurs et mauvaises têtes, sont de la même race que les héros de Sidi-Brahim. « Francs chasseurs, hardis compagnons... »

Ils n'ont pourtant pas fière allure. Les tenues « bleu-jonquille » sont devenues sans couleur. Sur des têtes hirsutes, ils portent des képis, des bérêts, des polos, des passe-montagnes. Il fait froid au bois des Caures. L'hiver est sinistre. Les sentinelles s'enveloppent des vieilles couvertures, de tapis de table, de bâches de cuir et même de vieux rideaux. Mais ils soignent leurs armes. Ils entourent les culasses des fusils avec leurs mouchoirs et mettent un bouchon dans le canon de leurs armes. Les chasseurs de Driant tiennent le secteur depuis un an. Ce sont de vrais « poilus ».

Le 21 février à l'aube, il fait très froid. Le ciel

est clair mais il y a partout des aiguilles de givre.

A 6 heures du matin, le lieutenant-colonel Driant enlève son alliance et la remet à son secrétaire. Un prisonnier ennemi a donné des renseignements : l'attaque allemande est pour aujourd'hui. En face de deux bataillons de chasseurs, c'est toute une division du Kronprinz de Prusse qui va se ruer à l'assaut.

A 7 heures le bombardement commence. Il y a tellement d'obus que le bois des Caures semble miné. Les arbres sont hachés, les abris bouleversés, les hommes enterrés par les explosions. A 10 heures du matin, tous les fils téléphoniques sont coupés. On ne communique plus que par coureurs. Il faut hurler pour se faire entendre. Les abris sont obstrués par les arbres tombés. Les hommes se terrent dans les entonnoirs de bombes. C'est le chaos.

Le bombardement cesse à 17 heures après avoir roulé son tonnerre pendant dix heures, sans aucune interruption. Un cri :

Ils attaquent !

Les fusils sont brisés, tordus, remplis de terre. Les chasseurs se battent à la grenade, à la baïonnette, à coups de pierres. Le sergent Seguin a sa mitrailleuse hors de service. Une à une, il lance les quarante grenades qu'il a disposées autour de lui et s'écroule grièvement blessé. Son courage frappera tellement les Allemands qu'ils relateront ce fait dans les journaux d'Outre-Rhin « pour qu'il soit donné en



exemple à la jeunesse ».

Chez le sergent Legrand il n'y a plus que deux fusils pour six survivants. Les chasseurs contre-attaquent à la baïonnette. Un seul reviendra.

Les compagnies du lieutenant Robin et du capitaine Seguin subissent le premier choc d'une terrible brutalité et se défendent pied à pied malgré de lourdes pertes. A la tombée de la nuit, le lieutenant-colonel Driant fait acheminer quelques maigres renforts.

La nuit est glacée. Un brouillard de neige enveloppe tout. A 20 heures, bien que décimée, une des compagnies, contre-attaque et reprend le terrain perdu. A l'aube une autre compagnie ne parviendra pas à repousser l'ennemi. Le bois des Caures est submergé. Les officiers brûlent leurs notes et leurs cartes.

Le 22 février, le bombardement allemand reprend à 7 heures. De grosses torpilles projettent vers le ciel des troncs d'arbres et des corps déchiquetés. A midi le bombardement se termine et l'assaut reprend.

Trois compagnies de première ligne meurent à leur poste, écrasées par deux régiments allemands armés de lance-flammes. Les chasseurs luttent jusqu'au bout, à coups de crosse et à coups de couteau. Le capitaine Seguin, un bras arraché, ligature la plaie avec un lacet de brodequin. Un officier allemand le félicite pour sa résistance. Le lieutenant Robin fait le coup de feu jusqu'au moment où il est fait prisonnier.

A son P.C. le lieutenant-colonel Driant se tient au milieu de ses agents de liaison. Ancien instructeur à Saint-Cyr, c'est un tireur d'élite. Il ouvre calmement un paquet de cartouches et tient son fusil Lebel à bout de bras, comme un revolver. Il dit à ses hommes : « Si nous devons tous rester ici, ne voyons en cela qu'une forme de notre destinée ».

A 18 heures 30, il se trouve avec ses commandants de bataillons, le commandant Renouard et le capitaine Vincent et environ 80 chasseurs. Le bois des Caures va être encerclé. Les deux bataillons ont fait leur devoir. Il faut se replier pour combattre sur la seconde ligne de résistance. L'ennemi est à quelques dizaines de mètres. Il ne reste autour de Driant que quelques hommes. Le chasseur Papin

s'écroule, blessé. Le lieutenant-colonel lui fait un pansement, se relève est tombe, frappé d'une balle en plein front. Les survivants des deux bataillons se réunissent en fin de journée à Vacherauville. Il reste 60 chasseurs au 56^e bataillon et 50 au 59^e. Ils étaient 1 200 la veille à l'aube. Isolés du reste du monde, sans liaisons, sans ravitaillement, ils ont tenu 48 heures.

Les chasseurs du lieutenant-colonel Driant ont ralenti la première vague d'assaut allemande. Ils ont décidé du sort de la bataille et sauvé Verdun.

Et ce seront d'autres combats, d'autres morts, d'autres noms glorieux : Le fort de Vaux, Douaumont, le Mort-Homme. Les chasseurs du lieutenant-colonel Driant ont subi le premier choc. Ils ont été dignes de leur chef. Car celui qui est tombé à leur tête était un homme extraordinaire, digne de figurer dans la vaillante fraternité des héros de l'Occident.

Le lieutenant-colonel Driant, tombé au bois des Caures, eut une destinée singulière. Officier, député, écrivain, il reste l'auteur d'ouvrages d'anticipation d'une brûlante actualité. On ne relit pas sans émotion des livres comme *L'invasion jaune* ou *L'invasion noire*, en avance d'un demi-siècle sur ces guerres raciales qui ne font que commencer dans le monde.

Driant était né à Neufchâtel-sur-Aisne, en 1855, d'une famille originaire de Bretagne et établie depuis plusieurs générations en Thiérache. A vingt ans, il entra à Saint-Cyr et servit dans les Zouaves en Tunisie. Il devint l'aide de camp du fameux général Boulanger, le suivit à Paris quand il devint ministre de la guerre. Il épousa sa fille cadette.

Il commandait en 1899 le premier Bataillon de chasseurs à pied et avait la réputation de pouvoir emmener ses hommes « au bout du monde ». Mais tout avancement lui était interdit. Il ne faisait pas mystère de ses opinions et démissionna de l'armée. Il fut élu, en 1910, député de Nancy, sous l'étiquette nationaliste. Quand la guerre éclata, il voulut partir au front, même comme deuxième classe. On lui rendit ses galons et le commandement de deux bataillons de chasseurs. Il eut la mort dont il avait rêvé.

Sous le pseudonyme de « capitaine Dan-



rit », il avait écrit une trentaine de livres, pour la plupart consacrés à des anticipations militaires. Ces livres eurent un succès prodigieux. Publiés dans les premières années de notre siècle, ils contribuèrent d'une manière décisive à former l'esprit de la jeunesse. Les générations de Saint-Cyriens qui chargèrent, lors des premières batailles, « en casoars et gants blancs » avaient tous lu dans leur enfance les livres du capitaine Danrit.

Ces gros livres reliés, à couverture rouge et à tranches dorées, nous racontaient, avec un curieux mélange de prophétie terrible et d'enthousiasme patriotique, les guerres qui menaçaient l'Europe d'alors.

La guerre de demain est, bien entendu, la guerre franco-allemande et la revanche de Sedan. **La guerre fatale** est la lutte franco-anglaise au lendemain de Fachoda. **L'aviateur du Pacifique** décrit une agression des Japonais contre les Américains de l'île de Midway qui annonce Pearl-Harbour. Dans tous ses livres, Driant a annoncé l'importance des armes nouvelles auxquelles peu de militaires de carrière voulaient croire : l'avion, le sous-marin et même la plus redoutable de tous : l'arme psychologique. Ces livres ne sont pas seulement des anticipations extraordinaires, ce sont aussi des manuels de nationalisme.

Mais ses deux ouvrages les plus extraordinaires, parce qu'ils annoncent des guerres que nous n'avons pas encore vécues sont **L'invasion noire** et **L'invasion jaune**.

Devant le continent africain, soulevé à l'appel des Soudanais en révolte, l'Europe ne peut se sauver qu'en réalisant son unité et en créant des fédérations de nations-sœurs.

L'invasion jaune, écrite en 1904, est infiniment plus terrible encore car l'Europe, cette fois, ne peut résister à la ruée asiatique. Devant la ruée des Chinois et des Japonais, les Russes se font tuer héroïquement, l'empereur d'Allemagne Guillaume II meurt en chargeant à la tête de ses cuirassiers blancs, tenant à la main de drapeau impérial à la croix de fer. Quant aux français, ils n'opposent que des discours et font appel aux conférences et aux arbitrages internationaux. La France espère les sentiments pacifistes et humanistes des Chinois... Et les troupes asiatiques quelques semaines plus tard défilent sur les Champs-Élysées au milieu des pyramides de têtes coupées. Les jaunes sont maîtres de l'Europe. Une poignée de volontaires se réunit dans une île, au large de la Tunisie, sous les ordres d'un officier venu d'Afrique du Sud. Dirigé par ce Boer, ils s'apprêtent, comme les Espagnols d'autrefois, à la Reconquête de leur terre.

Le Capitaine Danrit était bien un écrivain prophétique.

Récit de Henri LANDEMÉR

• Texte paru dans la revue *Europe Action* N° 39 de mars 1966.





L'autre bout du monde

Nous reproduisons un texte que Jean Mabire fit paraître dans le quotidien La Presse de la Manche du mardi 24 décembre 1968. Intitulé à l'époque « Légende de Noël par Jean Mabire », il s'agissait en fait d'un conte dont l'original a été retrouvé dans un de ses dossiers portant deux titres « L'île au bout du monde » et « L'autre bout du monde ». C'est ce second titre qui au final aura été retenu car le premier était trop proche d'un autre conte de Jean « L'île » bien connu de ses amis et lecteurs.

Il était une fois un jeune matelot embarqué comme novice pour la pêche hauturière... C'est ainsi que j'ai l'habitude de commencer cette histoire. Jamais personne ne la croit vraie et je n'aime pas les sourires incrédules qui ponctuent alors le chapelet de mes souvenirs. J'ai envie de hurler : « je vous jure que c'est la vérité ». Mais à quoi bon ? Je vois bien que leurs yeux rient et j'entends bien leur bouche qui se moque. « Tiens, bois un coup, gamin ». Ils ne savent que me répéter cette phrase stupide, en versant le calva à plein bord dans la tasse, encore toute chaude du mauvais café de la mère Haguard. Alors, je triche. Je raconte mon histoire comme un conte. Ils trouvent que j'ai beaucoup d'imagination et payent la tournée. Les hommes aiment les rêves, mais ils ont peur d'y croire. Pour eux, le fantastique, « c'est du cinéma ».

Aujourd'hui, il me semble parfois qu'ils ont raison et que j'ai rêvé toute cette histoire. Depuis le moment où nous avons franchi la passe pour une nouvelle campagne de pêche, jusqu'au petit matin quand l'avis de surveillance de la marine nationale m'a retrouvé dans l'eau froide, gluant de mazout et glacé comme un chat tombé dans la saumure.

En ce temps-là, la pêche rapportait encore moins que maintenant, et c'était à qui irait le plus loin pour trouver le poisson. Les bancs se déplaçaient sans cesse et nous leur faisons la chasse, avec cette patience inlassable de la misère.

Nous menions une vie de bagnards, mais pour rien au monde nous n'aurions abandonné le métier. Au bout, il y avait la pension ; les reins en miettes, les membres, comme des bûches humides, gorgés d'eau salée jusqu'au cœur. À moins qu'un jour, ou plutôt une nuit - ces choses-là arrivent la nuit - nous ne fassions notre trou dans l'eau, pour descendre vers les grands fonds, tirés par nos bottes comme par des boulets, les yeux ouverts : une mort de poissons plus que de chrétiens...

En ce temps-là, donc, les patrons de pêche ne connaissaient pas le sonar ni le desca ; ils naviguaient au compas et beaucoup à l'estime. Il fallait les voir sur la passerelle, une main sur la barre, le corps à moitié sorti par le carreau toujours baissé, la casquette sur les yeux, une pipe éteinte coin-

cée entre deux chicots. Et gueulant, gueulant comme des diables, tandis que nous patauguions sur le pont, empêtrés dans nos cirés, les doigts gourds et gelés, au milieu de tout le désordre des filets, des flotteurs, des treuils et du poisson au ventre blanc.

Notre patron savait seul où nous allions. Je ne l'ai pourtant jamais vu déplier la grande carte marine, toute piquée de taches couleurs de tabac, qui restait roulée sur la vieille ouverture brune de sa bannette.

La route ne nous regardait pas. Nous aimions quand elle durait plusieurs jours. C'était presque du repos avant d'arriver sur les lieux de pêche.

Nous naviguions dans une clarté laiteuse que ne perçait jamais un rayon de soleil. La mer et le ciel avaient la même couleur, plombée, brumeuse. On aurait dit une serpillière qui parfois se tordait en brusques averses. Le mois de décembre, déjà bien entamé, pinçait chaque jour davantage la lumière dans son étau de ténèbres. Accoudé à la lisse, nous nous demandions si la nuit n'allait pas tout dévorer. Il faisait de plus en plus froid. L'acier des treuils et des funes mordait les mains nues, comme du fer rougi. C'était le feu de la glace.

D'un mât à l'autre, l'antenne de la T.S.F. se chargeait de givre, comme une guirlande de Noël.

J'étais le plus jeune à bord. Les corvées se succédaient dans une misérable monotonie. Je vivais dans la vaisselle sale et les entrailles de poisson. Nous dormions tous à la sauvette, par petits sommes plus épuisants que les veilles.

De temps à autres, le patron commandait un trait de chalut. Comme cela. Sans grande conviction. Il savait que le poisson se cachait plus loin, toujours plus loin, et qu'il fallait encore nous enfoncer vers le froid, vers la nuit, vers le Nord...

Le temps se gâta brutalement. Le ciel gris vibrant au noir. La mer se creusa d'une longue houle régulière. Le vent nous piquait mille aiguilles de glace entre les yeux. Le bateau s'enfonçait dans les lames, plongeait dans un gouffre noir. Des paquets de mer balayaient le pont de leur brutal coup de faux, entraînant, pêle-mêle, les casiers et les matelots.

Etions-nous arrivés sur les lieux de pêche ?

Le patron semblait mécontent. Il restait silencieux, mordillant le tuyau de sa pipe dont il tirait un gargouillis et une fumée âcre qui le faisait tousser. Lui seul savait où nous étions, dans cette zone incertaine où la mer du Nord échappe de plus en plus à l'emprise des terres pour rouler ses vagues vers le cercle polaire arctique. Nous avions sûrement dépassé le 60^e parallèle. Je le sentais à la couleur de l'eau, et à cette glace qui me rongait les doigts, à travers le caoutchouc et la laine d'une double paire de gants, dont les trous se recouvraient à peu près.

La mer se creusait davantage d'heure en heure. Parfois, l'hélice surgissait hors de l'eau et s'emballait à l'air libre, dans un hurlement déchirant.



rant. Tout le bateau vibrail, gémissait, souffrait. Dans la nuit les étoiles (ou les feux d'autres bateaux ?) montaient brutalement dans le ciel à chaque lame, comme des fusées de feu d'artifice. Puis la nuit les dévorait et nous plongions à nouveau dans le noir.

Le monde se réduisait à ces quelques mètres de pont que les projecteurs éclairaient comme une scène de théâtre. À deux mètres du bord, tout n'était plus que ténèbres.

Je pensais aux mines, aux baleines, aux icebergs. J'avais peur. Mais quatorze ans et de mauvaises lectures peuplaient de monstres mes rêves éveillés. La misère faisait bon ménage avec la terreur. En crochant à pleins bras, doigts écartés, dans les mailles ruisselantes du filet, j'imaginais que nous allions tirer du fond de l'océan ce serpent gigantesque qui dévore les navigateurs imprudents.

Nous avions forcé les portes liquides du royaume invisible.

Nous étions seuls sur la mer, dans une nuit guère plus sombre que le jour. Le dernier trait fut décevant : des « boudins ». Des algues en rouleaux serrés que je rejetais à la mer, à grands coups de pelle, après avoir trié quelques mauvais poissons que la glace de la cale semblait réchauffer, tant la mer était devenue froide...

— *Allez, on prend la cape, bougonna le patron.*

La mer et le ciel déchaînés rendaient tout travail impossible. La cape est une allure sinistre. Le bateau et les hommes se reposent, mais, on bouffe du temps et de l'argent. On somnole des heures, en pensant qu'on serait mieux chez soi et que l'on va rentrer cale vide, ou prolonger la marée pendant des jours et des jours.

Les hommes ne quittaient leur bannette que pour prendre le quart à la barre. Ils avaient juste enlevé leurs bottes, lancées pêle-mêle dans un coin, et dormait avec des barbes de dix jours au dessus du col roulé des jerseys déchirés.

Je devais surveiller la cafetière et vider le seau d'ordures. Le poste sentait le mazout, le poisson et la crasse, mais j'étais habitué à cette lourde odeur des chalutiers, comme à cette vibration de l'arbre de l'hélice qui faisait trembler le plancher.

Sur le pont, le vent me giflait. Le jour n'était plus qu'un éternel crépuscule. Je grimpais près de l'homme de barre.

J'aimais bien Oscar, le doyen du bord. Deux ans avant la pension. Un regard de noyé dans un visage rond et blanc. Je lui tendis une cigarette. Je ne fumais pas, mais j'avais toujours sur moi un papier de « bleues », pour m'attirer la bonne grâce des matelots.

Oscar ne dit pas merci et grommela quelque chose sur le temps. Je lui fis répéter.

— *Ça forçit.*

Pourtant, il me semblait que nous arrivions au bout de la tempête. J'étais jeune, mais déjà amariné. C'était bien le pire temps que j'avais connu. Nous nous cramponnions pour n'être pas emportés.

Oscar laissa sa cigarette s'éteindre et resta longtemps silencieux, le mégot humide collé à la lèvre inférieure. Puis il murmura :

— *On serait bien mieux en relâche.*

Le patron arrivait, massif dans sa veste de cuir noir, la casquette sur les yeux, l'air encore plus rogue que de coutume. Il regarda le baromètre, haussa les épaules, baissa le carreau pour cracher sous le vent, et laissa tomber :

— *On y va.*

Le patron abandonnait la bataille. La mer le forçait à fuir. Il n'y a jamais de honte pour un marin à reconnaître cette défaite. À moins d'être têtue jusqu'au suicide. Lui seul, je crois l'avoir dit, savait où nous étions. Il commanda à Oscar :

— *Fais route aux 80.*

C'était le nord-est. Quelle terre pouvait se trouver dans ces parages ?

Nous l'avons aperçue sept heures plus tard. Une terre haute sur l'eau, avec des falaises qui chutaient droit dans les flots, comme un matelot qui tombe de la mâture. Des sapins sombres et rabougris crevaient les plaques de neige. Les glaciers se perdaient vite dans la brume.

Nous avons lentement longé le rivage, avant de trouver un port où faire relâche. En approchant de la terre, les lames devenaient plus courtes et plus sèches. Notre bateau dansait comme un poulain sauvage.



Une centaine de baraques de planches, des fumées que chassait le vent, une jetée avec son phare, quelques grosses barques de pêche, pataudes et ventruës. C'était là.

J'ignorais le nom de ce pays. Il sentait le harang et la misère. C'était le bout d'un continent. Une presqu'île de l'Asie glaciale des tourbières et les steppes. Ici, mourait un monde. A l'écart du temps. Il n'y avait pas un arbre.

Le patron avait-il déjà atterri dans ces parages ? Il jouait à l'important, au renseigné, au gars sûr de lui. Il avait rallumé sa pipe et rejeté sa casquette en arrière pour les manœuvres d'accostage.

Pas un homme sur le quai. Je sautai à terre pour attraper l'amarre que me lançait Oscar. Notre bateau resta discrètement à l'entrée du port, protégé par la jetée. Le patron semblait ainsi marquer sa volonté de ne pas s'éterniser. Les pêcheurs n'aiment pas la relâche. La terre les diminue, surtout quand elle est inconnue. Et nous étions en plein dans l'inconnu. Et dans le désert.

— *Y a quand même bien un bistrot !* S'écria Guillaume.

Guillaume était le plus jeune de l'équipage après moi. Dix-huit ans. Des cheveux blonds comme de l'étope, un nez de fouine et une grande carcasse qui n'en finissait pas. Il avait toujours soif, mais je n'en connaissais pas de plus dur à la peine. Il buvait l'alcool comme du vin, le vin comme du cidre et le cidre comme de l'eau. Quand à l'eau, il se vantait de n'en avoir jamais goûté. « On en boira bien assez, quand on reposera dans les grands fonds » disait-il en riant. Pauvre Guillaume !

Le débit se cachait entre la boutique du ship-chandler et un hangar ouvert où le vent dispersait des copeaux. Guillaume poussa la porte sur laquelle une vieille réclame de bière mettait une note de couleur délavée. Nous piétinions dans le vent froid, le col du caban relevé, les mains au fond des poches, sales et pas fiers.

La chaleur et la fumée d'un poêle nous saisirent sans ménagement, nous serrant à la gorge comme des mains crochues.

Guillaume ne s'était pas trompé. Nous entrâmes dans le bistrot du port où une demi-douzaine d'hommes, vêtus de velours sombre, buvaient immobiles, les coudes sur la toile cirée des longues tables d'angle. Ils avaient tous gardé leur casquette sur la tête, des casquettes à carreaux pied-de-poule, comme en portent les cultivateurs de chez nous.

Ils avaient des visages de bûcherons de mareyeurs. Pas vraiment paysans et pas vraiment pêcheurs. C'était des hommes en marge de la terre et en marge de la mer. Des hommes d'ailleurs. Visages de bois. Ils parlaient à voix basse. Un parler à eux, un peu gluant, qu'ils dégorgeaient lentement, avec de longs silences. Je ne comprenais rien.

Une fille nous apporta une bouteille de terre. L'alcool nous brûla la gorge. Il sentait la résine et le feu.

Nous restions silencieux, contents d'avoir

échappé à la tempête et à toute cette misère humide qui nous creusait nos mains de ravins sanglants. Le vent finirait par tomber et nous n'avions pas perdu de matériel. Ce n'était qu'un contretemps, pas même un coup dur. Hasard du métier.

Personne n'osait demander à notre patron où nous étions. Je vous ai dit que la terre intéresse peu les marins. Nous avions atterri au bout du monde. Dans un pays étranger, presque hostile.

Nous étions tous les huit autour de la table, nous réchauffant lentement, en faisant plus de fumée que de bruit.

Guillaume montra à la fille la bouteille vide. Elle en apporta une autre. Sans un mot.

Soudain l'homme s'assit au milieu de nous. Personne ne l'avait vu arriver. Nous étions à moitié endormis. Abruti de dépaysement et de fatigue. Il portait des chaussures de peau de phoque, à bout relevé avec des lacets rouges et jaunes, qui lui permettait de glisser silencieusement sur le sol de sapin ciré. Il paraissait sans âge, avec une peau parcheminée, jaunâtre, où les yeux disparaissaient entre les pommettes saillantes et la broussaille claire des sourcils. Ce n'est que plus tard que j'ai aperçu ses prunelles jaunes. Insoutenables.

Il parlait lentement, avec un accent étrange qui lui donnait une voix blanche. Avait-il du mal à traduire ? Ou bien était-ce la peur qui nouait sa gorge ? Il regardait par-dessus son épaule, par moments, un regard furtif. Mais il n'y avait rien derrière lui qu'un gros poêle rougeoyant où un peu d'eau chantait dans un chaudron de cuivre.

— *Peter est mon nom... J'ai navigué, autrefois. Peut-être, votre ville, je connais ?*

Guillaume, toujours prêt à entamer la conversation, lui dit le nom de notre port d'attache. Peter le fit répéter deux ou trois fois. Il ne devait pas le prononcer de la même manière. Il sembla perdu, haussa les épaules et nous lança, brutalement : — *Malgré tempête, vous seriez mieux en mer.*

Il nous parlait dans notre langue, comme cela, de but en blanc. Nos visages et nos vêtements servaient de passeport. Peter ne mettait dans son discours aucune chaleur. Il donnait ses informations avec un air détaché, comme ceux qui sont arrivés au bout de la souffrance et de la terreur.

— *« Ils » sont arrivés depuis trois jours... Ils vont. Ils viennent... Il rode dans villages de montagne...*

Dans notre langue, il supprimait presque tous les articles, comme des luxes inutiles. Il allait à l'essentiel :

— *Vous saviez, pour occupation, ici ?*

Nous ne savions rien. Même pas où nous étions. Sauf le patron, bien sûr. Mais il hochait la tête, en tirant sur son éternelle pipe. Il se fondait dans notre groupe et ne voulait pas apparaître comme le chef. Vieille méfiance.

Peter parlait. À cause de son accent étrange et du fantastique de la situation, nous ne comprenions pas bien ce qui se passait dans son pays. Quelle était cette occupation ? Et ces mystérieux soldats ?

— *Un matin, « ils » étaient là. Personne n'avait entendu bruit des moteurs. Tout de suite, pan-pan,*

ils tapaient. Sur portes. Sur fenêtres. Pan-pan. Peter frappait sur la table. Ses compatriotes levèrent le nez, puis se replongèrent dans leurs verres. — *Ils venaient faire listes. Recensement. Vous comprenez. Recensement. Et puis... Et puis... Ils ont emmené enfants.*

Cette histoire nous paraissait invraisemblable. Propos d'ivrogne. Mais Peter semblait normal, à jeun même, malgré l'éclat inquiétant qui dansait dans ses yeux jaunes.

Pourquoi ces gens ne résistaient-ils pas aux soldats ? Ils acceptaient donc ce drame comme une fatalité. Soumis au malheur comme à l'hiver. Paralysée dans un glacier de résignation. Des icebergs.

Un bruit de moteur, un crissement de freins. Des cris gutturaux. Ce bruit du métal contre le métal, qui est le tintement même de la guerre. Les bottes sur la terre gelée...

Les fenêtres du débit, formées de croisillons de plomb et de verres de couleur, permettait de distinguer seulement des ombres fugitives. Ils étaient là.

Personne ne se leva. Personne ne bougea. Nous étions même les seuls à regarder la porte. Notre qualité d'étrangers, de quasi naufragés, sera-t-elle une protection contre les soldats ?

La porte s'ouvrit lentement en grinçant, comme dans un film fantastique. Un soldat entra. Je vis d'abord une mitrailleuse, avec un large chargeur circulaire et une crosse en bois. Il la portait en travers de la poitrine et n'avait pas l'air tellement menaçant. Les bottes de cuir noir, un pantalon bouffant, une veste molletonnée, avec de gros bourrelets verticaux, lui donner une courte silhouette pataude sous le harnachement militaire des courroies et de sacoches de toile verdâtre. Son casque se prolongeait par un masque de plexi glace. Derrière, une face asiatique. L'ensemble semblait hermétiquement clos, rattaché au col par un anneau de caoutchouc noir. Ces soldats d'occupation venus du fin fond de l'Asie, continuaient-ils à respirer l'air de leurs steppes ?

Un autre soldat vint s'encaster dans la porte. Il paraissait encore plus petit et plus large que le premier. Je pensais à ces martiens que j'avais vu jadis dans un livre d'images. Leurs lèvres remuaient, découvrant des dents pointues comme des crocs. Leurs voix sortaient d'un micro, suspendu sur leur poitrine. Ainsi ces paroles semblaient surgir du cœur...

Derrière le masque de verre, les yeux nous fouillèrent. Ne pas bouger, serrer les poings, s'enfoncer le dos dans le mur. Se pétrifier, comme des poissons dans la glace. Ils nous saluèrent dans un geste qui sembla un défi : le poing fermé du bras tendu, comme s'ils bandaient un arc invisible. Leurs voix surgissaient de cette boîte de métal gris, pendu à leur cou :

— *Heil Hérode !*

Fallait-il répondre ? Les compatriotes de Peter ne dirent rien. Nous non plus. Les deux soldats cherchaient quelque chose. Ou quelqu'un. Je me souvins brutalement des propos de Peter. C'était les chasseurs d'enfants !

Étaient-ils mongols ou chinois ? Étions-nous encore en Norvège ou déjà en Russie ? Ce sont des questions que je me suis posées, ensuite. Sur le moment j'avais accepté ce saut dans l'autre monde. J'avais froid et peur. Je vivais dans l'instant sans souvenirs et sans espérances.

Les soldats tournèrent brusquement les talons, satisfaits de l'inspection. Il n'y avait pas d'enfants dans la salle. Ils ne nous laissaient que le vent. Et une brusque averse qui jaillit sur le seuil, encore plus froide que la neige.

Seul Guillaume finit son verre d'alcool. Nous autres nous n'avions plus qu'une pensée : regagner notre bateau. Nous y blottir, en attendant la fin de la tempête et du cauchemar. Nous étions des étrangers. Aux yeux des soldats jaunes, nous n'étions pas plus insolites que les gens du pays. Pas moins, non plus. Tous les hommes d'occident devaient se ressembler à leurs yeux, comme eux-mêmes ressemblaient aux nôtres. Mystère des races...

Nous avions échappé en recensement. Mais nous venions de rencontrer l'arrière-garde des chasseurs d'enfants.

À terre, nous n'avions pas l'habitude de lire les journaux. Depuis longtemps, nous ne prêtions pas davantage attention aux bruits de guerre. Depuis des années, des hommes s'étrépaient à l'autre bout du monde. Seulement, voilà, nous étions arrivés à l'autre bout du monde.

Maudite tempête.

Je croyais alors que la terre était inséparable du soleil, des palmiers, de la soif. Je croyais que le sang ne peut couler que sur le sable du désert, aussitôt absorbé par le sol aride.

Quelle naïveté ! La guerre avait pris ses quartiers d'hiver.

Un camion stationnait sur la jetée, entre le bistrot et notre bateau, un peu à l'écart du village. Il semblait nous barrer la route de sa masse brune.

Une sentinelle faisait les cent pas, en tapant de la semelle. Il faisait un froid à geler un Tibétain. Le casque et le masque de verre lui donnaient une allure de scaphandrier.

Une face d'asiatique, barrée d'une moustache sans âge, semblait flotter dans la grosse boule transparente qui lui donnait un air de batracien frieux.

Son « Heil Hérode » ne nous surpris plus. Comme tous les soldats du monde, il devait être





un peu fumier et un peu gentil. Un pauvre type, raflé sous une tente de feutre par les sergents recruteurs de l'autre monde. Tout étonné de se trouver devant ce désert qu'il n'avait jamais imaginé : la mer !

Les vagues claquaient contre la jetée, lançant des fusées blanches qui éclataient contre le parapet et ruisselaient en mille larmes d'écume. Notre bateau tirait sur ses amarres, comme une bête entravée. La nuit tombait. Elle n'avait jamais cessé de tomber. L'eau noire gargouillait, claquant sur les pierres comme des coups de fusil.

Le camion était rempli d'enfants. Ils nous regardaient de leurs yeux vides. Étonnés ? Indifférents ? Effrayés ?

Tant d'années ont passé depuis cette aventure que je ne me souviens plus du regard de ces enfants. Les plus âgés devaient avoir deux ans à peine. Aucun ne pleurait. C'est peut-être cela qui me parut le plus terrible : leur silence.

Peut-être les plus jeunes étaient-ils déjà morts ? Je ne me souviens que de leurs silhouettes, enveloppées dans des couvertures, comme des paquets. Et de cette sentinelle qui les gardait, avec cet air impitoyable et ennuyé des hommes de corvée. Nous ne pensions plus à la pêche perdue. Le drame nous saisissait comme une saute de vent. Nous réfugier dans le poste du bateau semblait déjà une lâcheté. Comme le sommeil.

Sur la jetée, les soldats faisaient tourner de temps à autre le moteur du camion, sans doute pour l'empêcher de geler. On entendait le démarreur, des hoquets rauques. Et puis, la machine repartait. Quelques minutes après, le silence retombait. Enfin, le camion partit avec sa cargaison d'enfants moribonds. On entendait parfois une pétarade dans les rues du village. De la passerelle, nous avons vu un phare tourner lentement devant la cale où pourrissaient des épaves, bordées ouvertes. Sans doute un motocycliste.

Des pas sur le pont... Il ne devait pas être loin de minuit. Un ombre se faufila sur le passavant, s'appuya un instant sur la potence du chalut, comme pour reprendre sa respiration et tira l'anneau de cuivre de la porte. C'était Peter.

Il descendit l'échelle verticale du poste et s'assit sans plus de façons sur un des bancs de bois qui courait contre les parois des bannettes.

L'absence de couvre-feu dans ce pays occupé nous surprenait. Mais les soldats n'en avaient qu'après les enfants. Ils accomplissaient leur chasse sans brutalité, avec leur masque de verre et de terreur. Inexorables. Le village semblait paralysé par ces hommes venus d'une autre terre, avec leurs armes et leurs micros, leurs camions, et ces listes de recensement, dont la minutie sentait la mort.

Peter parlait lentement. Nous étions habitués à son accent. Les hommes s'habituent à tout. Très vite.

— « Ils » cherchent toujours.

Payer cet horrible tribut à l'envahisseur : les enfants de moins de deux ans, lui semblait normal ? Comme si les soldats avaient annihilé toutes les

volontés de ce pays.

Peut-être parce qu'il avait longtemps navigué, Peter semblait seul se rebeller. Il avait osé nous parler dans le débit de boissons, puis venir nous voir à bord du bateau. Et maintenant, nous entendions son étrange proposition :

— *Il y a dans villages deux étrangers. Echappés au recensement... Pourriez-vous emmener eux ?*

Le patron ne répondit rien. Il se tenait même en retrait dans un coin sombre, les genoux croisés, la tête dans le creux des mains, mordillant sa pipe comme toujours.

Ce fut Guillaume qui demanda :

— *Il n'y a pas d'enfant ?*

— *Si, dit Peter. Il vient de naître.*

— *On y va, décida le vieil Oscar.*

— *Holà ! Coupa le patron. Toute cette histoire ne nous regarde pas. Nous sommes en relâche. Pas dans le coup.*

— *C'est non, patron ?*

— *Ce n'est pas oui, matelot.*

Guillaume le prit à la blague. C'était bien dans son habitude.

— *En mer, vous êtes le maître après Dieu. A terre, on a notre mot à dire.*

Oscar conclut :

— *Si on réussit à les embarquer, vous ne les flanquerez pas à l'eau ?*

— *Pour sûr, dit le patron, en rallumant sa pipe.*

La flamme de l'allumette éclaira un instant son visage.

Pour la première fois, je vis ses yeux qui riaient.

Guillaume, Oscar et moi, tous les trois, nous suivions Peter. Nous étions inquiets et fiers, tous à la fois. « *Heureux comme des rois* » me suis-je dit un instant. Heureux ou peureux ? L'angoisse me tenaillait trop le ventre, pour prendre tout le plaisir qui convient à une extraordinaire aventure.

Trois mots étranges couraient dans ma tête : « *L'or, l'encens et la myrrhe* »... J'avais appris cela par cœur, autrefois. Ce sont les présents que l'on doit apporter à un nouveau-né. Mais il n'y avait pas une étoile dans le ciel. Et nous avions les mains vides. Pauvres pêcheurs. Plus pauvres que les bergers.

Peter marchait vite. Nos bottes de caoutchouc ne faisaient aucun bruit, malgré le gel. Un instant, nous nous sommes jetés dans l'ombre d'une baraque. Un phare balayait la route. Le motocycliste poursuivait sa ronde. S'arrêtant parfois, un pied à terre, pour faire tourner son guidon et balayer du pinceau de son phare les façades des maisons, des planches mal jointes et peintes en rouge brique ou en vert sombre.

En haut du village, la masse sombre de trois camions, bâches baissées, phare éteints. Même les sentinelles devaient dormir...

C'était tout près. Une sorte d'apprentis en planches, blotti contre une lourde grange dont le toit descendait jusqu'au sol.

Peter nous fit entrer, ferma soigneusement la porte et alluma une lampe électrique, dont il régla le faisceau entre ses doigts, devenus soudain transparents à la lumière. Il tira deux visages de la

— nuit. Les présentations se limitèrent aux prénoms :
— Josef.

L'homme avait des traits communs, l'allure un peu endimanchée d'un contremaître de scierie venu visiter une exposition de machines-outils au chef-lieu de province.

— Maria

Elle paraissait plus jeune que lui. Des mèches s'échappaient de son chignon et, dans la clarté brutale de la lampe, formaient comme des barreaux sur son visage. Des traits déjà usés, un nez pointu, des yeux perdus dans ce rêve farouche et précis des jeunes accouchées.

Le bébé dormait dans un de ces sacs de toile que les parents sportifs ont adopté pour trimballer leur progéniture sur les plages. On n'en voyait rien. A dire vrai, je n'ai jamais été sûr qu'il y eut un bébé dans le sac. Il paraît que tous les nouveau-nés doivent pleurer. Celui-là ne disait rien. Mais alors, rien du tout.

Josef se chargea des bagages : un sac à dos tout bosselé, une vieille valise de carton bouilli, renforcée par une grosse courroie, un parapluie noir qui me parut insolite, presque ridicule. Ai-je dit qu'il portait une courte barbe grise en collier ? Elle lui donnait une allure démodée, accentuée encore par le feutre sans âge dont il se couvrit, après avoir relevé le col de son pardessus gris.

Maria portait un imperméable clair, d'une coupe presque militaire. Elle n'avait pu fermer la ceinture qu'elle avait seulement nouée au dos. Il manquait des boutons. Les autres étaient en cuir tressé. Tous ces détails me frappèrent tandis qu'elle nouait un foulard sous son cou. Un dessin de couleur vive (des fleurs, des oiseaux ?) mettait une note insolite et gaie dans toute cette grisaille.

Le couple étrange prit l'enfant ; enfin, le sac de toile. Deux poignées permettaient de le transporter à bout bras. Le bébé devait être secoué comme un matelot dans son doris.

Nous dégringolâmes vers le port, en faisant attention aux patrouilles. Le motocycliste avait dû rejoindre son cantonnement pour dormir quelques heures, enveloppé dans une couverture, la tête reposant contre le moteur de sa machine, un coude sur le marchepied. Je me demandais si les étranges soldats de l'autre monde enlevaient leur casque et leur masque de verre pour dormir.

Ils se désintéressaient de nous et n'avaient même pas remarqué l'arrivée de notre bateau qui tirait sur ses amarres, étrange dans ce port perdu, impatient de s'évader.

Dès notre départ avec Peter, le patron avait mis le moteur en marche, prêt à toute éventualité. Si les choses avaient mal tourné, il aurait peut-être pris le large, en nous abandonnant. Un matelot me l'assura plus tard :

— *Au premier coup de feu, nous larguons les amarres.*

Mais tout s'était bien passé. Dans le noir, nous avons pris la main de Maria, puis de Josef, pour les aider à franchir la lisse, enjambant le mauvais passage où un pneu, installé en défense, gémissait entre le quai et le bordé. Le sac de toile passa de main en main.

Guillaume ne put s'empêcher de rire :

— *Ça pèse moins lourd qu'une manne de poissons !*

Tout le monde se retrouva dans le poste autour d'une tasse de café. On pesta même contre moi, parce qu'il n'était pas prêt dès le retour de cette expédition que je n'aurais manquée pour rien au mode. Je me rebiffai :

— *Vous n'aviez qu'à y aller vous-mêmes, chercher l'enfant !*

— *Tais-toi gamin. Et surveille ta flotte. Café bouilli, café foutu.*

Peter avait déjà disparu. Son rôle était fini. Je n'oublierai jamais ses yeux jaunes. Ni ses dernières paroles :

— *Enfant est comme trésor.*

La mer restait encore mauvaise, mais on ne pouvait plus parler de tempête. Disons un coup de tabac, sans plus. Assez pour faire souffrir Maria et Josef qui restaient dans le poste, blottis l'un contre l'autre, les dents serrées, la face verdâtre, avec des grosses gouttes de sueur qui ruisselaient. Ils supportaient encore plus mal la mer. Ils ne parlaient pas un mot de notre langue et nous pas un mot de la leur. Cela n'était pas nécessaire pour nous comprendre. Leur reconnaissance, muette, emplissait tout le bateau et ils semblaient s'habituer à notre éternelle soupe de poissons, au pâté en boîte, aux biscuits de mer et au gros rouge que Guillaume tirait bouteille après bouteille des coffres-blancs du poste.

Maria et Josef voguaient vers la liberté, balancés par les lames, comme une palanquée sur le dos d'une bête mystérieuse. Ils chevauchaient l'océan, comme un désert. Quelle fuite, mes amis !

Nous les avons débarqués sur une terre inconnue, par un petit matin où le soleil s'était enfin décidé à crever la brume. On entendait des cloches. Sur le port, les hommes portaient des bonnets rouges. Cela devait être une île où nous avions abordé après plusieurs jours. Quatre, six peut-être. Je me souviens mal de tout cela. Nous pensions vivre comme dans un rêve. Nous ne pensions plus à la pêche. Nous descendions dans le pont, en faisant cogner nos sabots de mer contre l'échelle de fer, pour prévenir Maria.

Aucun de nous n'avait vu l'enfant. Et pourtant, chacun assurait l'avoir vu. Ce sont de petits mensonges dont se nourrissent les hommes. Cela les aide à vivre.

Nous n'avons d'ailleurs pas vécu longtemps. Sur la route du retour, nous avons pêché une mine dans notre chalut. J'étais sur le gaillard d'avant, en train de démêler un câble qui s'était pris sur le bout-dehors. J'ai été projeté à la mer, tandis que le bateau faisait son trou dans l'eau, dans un grand tourbillon. Je n'ai même pas entendu crier.

Ne me demandez pas pourquoi l'avis de surveillance des pêches se trouvait dans les parages, ni comment j'ai été recueilli quelques heures plus tard, cramponné à un radeau de klégécel. Je serais forcé de vous dire que c'est un coup du bon Dieu. Mais vous savez bien que je ne crois pas au bon Dieu.



« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin

contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland TM 2011
www.editions-heligoland.fr
BP2 - 27290 Pont-Authou (Normandie)